

RECHERCHES HISTORIQUES SUR LES HORLOGES.

Il en est de cette invention comme de toutes celles dont l'histoire nous a transmis le souvenir : à peine ébauchée à son origine, ses progrès furent lents, insensibles, faute de lumières et de procédés pour se développer ; elle resta même stationnaire pendant des siècles. Éclairée plus tard par le génie de l'observation, elle se fraya de nouvelles voies et subit différentes métamorphoses : sa marche fut plus ferme, plus assurée ; sa sphère s'agrandit ; et à force de combinaisons, de tentatives plus ou moins heureuses, elle arriva à ce haut degré de perfection où nous la voyons aujourd'hui.

Les anciens avaient quatre espèces d'horloges ou instruments propres à mesurer le temps : en été, ils se servaient de cadrans solaires ; en hiver, des clepsydres ou horloges d'eau ; et en tous temps, pendant la nuit, d'une machine qui, toutes les heures, faisait tomber des cailloux dans un bassin d'airain ; enfin, d'un sablier ou horloge de sable dont l'origine se perd dans la nuit des temps.

Les historiens de l'antiquité s'accordent généralement à dire que les Babyloniens sont les premiers peuples qui ont connu l'usage des cadrans solaires. Hérodote prétend que les Grecs avaient appris des Chaldéens l'art de les construire et le moyen de s'en servir ; Anaximène, disciple d'Anaximandre, en perfectionna lui-même le mécanisme vers la 58^e olympiade, ce qui le fit considérer, en quelque sorte, comme l'inventeur de cet instrument. Le premier qui ait paru dans la Grèce est celui que ce philosophe fit dresser sur la place publique de Lacédémone. On en vit bientôt à Corinthe, à Athènes et dans quelques villes du Péloponèse.

Les Romains n'ont connu que fort tard les cadrans solaires. Pline dit qu'avant

l'an 400 de Rome ils n'observaient que le lever et le coucher du soleil, auxquels ils ajoutèrent dans la suite l'heure du méridien. Des crieurs publics annonçaient alors ces trois parties du jour, comme on publie encore en Suisse, en Allemagne et en Hollande les différentes heures de la nuit. Dans le sénat, un huissier, *accensus*, était particulièrement chargé de cette fonction. Dès qu'il apercevait le soleil entre la tribune aux harangues et le lieu désigné sous le nom de *station des Grecs*, où s'arrêtaient les ambassadeurs qu'on envoyait à cette assemblée, il criait qu'il était midi. Ce fut seulement pendant la première guerre punique, l'an de Rome 491, que l'on exposa sur une colonne dans le temple de Quirinus, ou, selon d'autres, dans le Capitole, le premier cadran qu'ait possédé la ville de Romulus ; il y fut apporté par le consul Marcus Valerius Messala, lors de son retour à Rome, après la prise de Caltane.

Lorsqu'on eut découvert le cadran solaire, on ne tarda pas à s'apercevoir de l'insuffisance de cet instrument, qui était nul pendant la nuit et sans utilité pendant le jour aussitôt que le ciel devenait nébuleux. Pour remédier à ces inconvénients, on créa, sans doute après bien des essais infructueux, le sablier et la clepsydre.

Les peuples asiatiques connaissaient le sablier plusieurs siècles avant la venue de Jésus-Christ ; Winckelmann parle d'un bas-relief antique, représentant les noces de Thétis et de Pélée, dans lequel on voyait Morphée tenant à la main une horloge de sable ressemblant au sablier moderne. Nous ne décrirons point cette horloge, dont le mécanisme est généralement connu ; nous dirons seulement que sa marche a toujours été défectueuse. Toutefois, on s'en servit pendant longtemps dans les monastères du

moyen âge, et l'on en fait encore usage de nos jours dans la marine.

Quant aux clepsydes ou horloges d'eau, les anciennes traditions nous apprennent qu'elles ont été, après les cadrans solaires, les premiers instruments qu'on ait imaginés pour se procurer une mesure artificielle du temps. Cette invention, selon les Égyptiens, remonte à la plus haute antiquité.

Ce peuple transmit aux Grecs la clepsyde, qui n'était alors qu'un vase de verre ou de terre transparente que l'on remplissait d'eau. Ce vase avait à sa base un petit trou par lequel le liquide s'écoulait goutte à goutte. Comme sa figure était cylindrique, on avait tracé du haut en bas une ligne droite, le long de laquelle les douze heures étaient marquées. L'eau de la clepsyde s'écoulait graduellement et indiquait les heures à mesure qu'elle s'abaissait. Ctésibius, habile mécanicien d'Alexandrie, perfectionna cette machine, l'an 660 de Rome, et en fit un instrument nouveau. Il ajouta à la clepsyde un rouage qui, mû par la pesanteur de l'eau, servait soit à animer des figurines, soit à sonner de la trompette, soit enfin à marquer les heures, les jours, les mois, et même les signes du zodiaque.

Plutarque, dans la *Vie de Bion*, cite une machine hydraulique comparable à celle de Ctésibius.

Cardan, philosophe et médecin du seizième siècle, parle d'une autre pièce d'une structure fort remarquable, que Sapor, roi de Perse, avait fait construire pour son usage. Elle était toute en cristal et assez spacieuse pour qu'un homme pût s'y asseoir commodément. Le roi s'y installait souvent pour suivre le cours des astres.

Cicéron et Quintilien disent que dans le barreau d'Athènes, et plus tard dans celui de Rome, on se servait de la clepsyde pour mettre un terme à la discussion des avocats. C'est ainsi qu'on mesurait le temps que devaient parler l'accusateur et l'accusé,

et il n'était point permis de le dépasser.

Un préposé, à la vigilance duquel était confiée la garde de la clepsyde, avertissait l'orateur aussitôt que sa portion d'eau était épuisée. On en suspendait l'écoulement quand il s'interrompait, ou pour l'audition des témoins, ou pour lire des pièces qui ne faisaient point corps avec son plaidoyer. On appelait cela *aquam sustinere*, suspendre l'eau. Dans les cas extraordinaires, les juges doubleraient le temps qui était accordé aux orateurs par la loi.

Les Chinois divisent le jour en douze heures. Bien qu'ils diffèrent des autres peuples dans la manière de le partager, le résultat n'en est pas moins le même, puisque chacune de leurs heures est égale à deux des nôtres. Ils ne se servent pas des nombres pour les compter ; mais ils emploient différentes figures, qu'ils distinguent par des signes particuliers.

Il y a dans toutes les villes de la Chine deux tours, l'une que l'on nomme *tour du Tambour*, l'autre *tour de la Cloche*. Elles sont destinées à désigner les cinq veilles de la nuit, qui se prolongent plus longtemps en hiver qu'en été. Un coup de tambour et de cloche annonce la première veille ; on le répète, à des intervalles égaux, jusqu'à la seconde. On indique celle-ci par deux coups, qui se font entendre avec la même régularité jusqu'à la troisième. Et le nombre des coups va toujours en augmentant sans interruption jusqu'à la dernière veille. Dès que l'aube a paru, les coups redoublent comme à l'entrée de la nuit ; et c'est ainsi qu'en tout temps on peut toujours savoir quelle heure il est.

Les Chinois font également usage dans l'intérieur de leurs habitations, d'un moyen presque aussi sûr qu'ingénieux pour connaître les différentes veilles de la nuit. Ils ont des pastilles parfumées qu'ils adaptent à cinq petits instruments, dont chacun répond à l'une des veilles ; ces pastilles brûlent pendant leur sommeil. Ceux qui ont besoin de se lever à une certaine heure

suspendent un petit pois à l'instrument; aussitôt qu'il a senti les premières atteintes du feu, le pois se détache et les éveillé, en tombant dans un bassin de cuivre destiné à le recevoir.

La première *horloge à roues* qui ait paru en France est celle dont le pape Paul I^{er} fit présent à Pépin le Bref, vers l'an 760; on la regarda comme une chose merveilleuse et unique dans le monde. Le calife Haroun-al-Raschid envoya aussi à Charlemagne une horloge dont on parlait avec admiration. Le cadran était composé de douze petites portes qui représentaient la division des heures. Chaque porte s'ouvrait à l'heure qu'elle devait indiquer, et livrait passage à un nombre égal de petites boules, qui tombaient en différents temps égaux dans une coupe d'airain. L'œil jugeait de l'heure par la quantité de portes ouvertes, et l'oreille par celle des sons que chaque boule rendait en tombant. Aussitôt que la douzième heure avait sonné, on voyait tout à la fois douze petits cavaliers qui, en faisant le tour du cadran, en fermaient successivement les portes.

Pacificus, archidiacre de Vérone et mécanicien distingué, qui vivait dans le seizième siècle, imita et introduisit en Italie les horloges à roues du pape Paul I^{er} et du calife des Abbassides.

Gerbert, natif d'Aurillac, en Auvergne, précepteur de Robert, roi de France, et d'Othon III, empereur d'Allemagne, puis pape sous le nom de Sylvestre II, fut l'inventeur des horloges à balancier (1). On prétend que la première horloge de cette espèce, qui parut à Magdebourg, avait été construite par ce pontife, en 999.

L'invention du rouage de la sonnerie prend place au commencement du dou-

zième siècle. On ne connaît pas le nom de l'auteur de cette importante découverte. Quoi qu'il en soit, elle fut de la plus grande utilité dans les monastères, où des moines étaient obligés de veiller la nuit à tour de rôle, pour avertir les membres de la communauté des devoirs religieux qu'ils avaient à remplir.

L'horlogerie ne fit plus de progrès jusqu'à la fin du treizième siècle; mais, dès les premières années du siècle suivant, l'art reprit sa marche ascendante et vit s'ouvrir devant lui de nouveaux horizons.

En 1324 parut, à Londres, l'horloge à sonnerie que Walingford, abbé des Bénédictins de Saint-Alban, avait faite pour ce monastère. Quelques années plus tard, en 1344, l'on vit celle de Jacques Dondis, la merveille de son temps. Elle marquait, indépendamment des heures, le quantième du mois, les jours de la semaine, le cours des planètes, les heures des marées, etc. On la plaça sur la tour du palais de la ville de Padoue, où elle fut longtemps admirée des contemporains de ce fameux mécanicien.

Parmi les belles machines à roues, à contre-poids et à sonnerie du quatorzième siècle, on remarquait principalement l'horloge de Dijon, que Philippe le Hardi, duc de Bourgogne, avait fait enlever de la ville de Courtrai, après la bataille de Rosebecq.

Dans le compartiment supérieur de quelques-unes de ces horloges, il y avait deux automates en fer (l'homme et la femme) qui frappaient avec un marteau les heures sur le timbre. On leur avait donné le nom de *Jacquemart*. La plupart des historiens ne s'accordent ni sur l'origine, ni sur la signification de ce mot.

La première horloge qu'on ait vue dans Paris est celle que Charles V fit construire, en 1370, par un habile ouvrier, nommé Henri de Vic, que le roi avait fait venir d'Allemagne. Elle fut placée dans la tour du Palais, où l'ouvrier de Vic obtint un

(1) Gerbert fut un des hommes les plus éminents de son siècle : il possédait toutes les langues mortes et vivantes; il était mécanicien, astronome, physicien et géomètre. Ce fut lui qui importa en France les chiffres arabes.

logement et reçut pour gages six sous parisis par jour. Réparé sous Charles IX, le cadran de l'horloge du Palais fut achevé sous Henri III, en 1585, restauré sous Louis XIV, en 1685, puis restauré de nouveau et inauguré, le 20 mars 1852, sous la présidence du prince Louis-Napoléon.

Au-dessus de l'encadrement est une table en marbre noir sur laquelle est gravée, en lettres dorées, l'inscription suivante :

Qui dedit ante duas, triplicem dabit ille coronam.

(Celui qui lui a déjà donné deux couronnes lui donnera la troisième) (1).

Au-dessous de l'encadrement principal est placée une seconde table de marbre noir sur laquelle sont gravés aussi les deux vers suivants de Passerat :

Machina quæ bis sex tam juste dividit horas,
Justitiam servare monet, legesque tueri.

(Cette machine, qui divise si justement les douze heures, vous avertit qu'il faut observer la justice et sauvegarder les lois.)

Ce fut la cloche de cette célèbre horloge qui, deux siècles après son installation, donna le signal du massacre de la Saint-Barthélemy.

Dans le nombre des horloges remarquables qui furent exécutées vers la même époque, nous mentionnerons celles de Montargis, de Metz, de Messine, de Sens, d'Auxerre et de Lund, en Suède. Cette dernière, surtout, était des plus curieuses : lorsque les heures sonnaient, dit le docteur Hélein, dans la description qu'il en a donnée, deux cavaliers s'avançaient dans un sens opposé, se rapprochaient l'un de l'autre et se donnaient autant de coups qu'il y avait d'heures à sonner. Alors une porte s'ouvrait, et l'on voyait la vierge

Marie, assise sur son trône, l'enfant Jésus entre ses bras, recevant la visite des rois mages, suivis de leur cortège ; les rois se prosternaient et offraient leurs présents. Deux trompettes sonnaient pendant la cérémonie ; puis tout disparaissait pour reparaître à l'heure suivante.

Vers le milieu du seizième siècle, la mécanique des horloges s'étendit et se perfectionna généralement. Celle d'Anet fut faite par ordre de Henri II. Celle de Strasbourg justifia pendant longtemps sa célébrité et passa pour une des plus merveilleuses de l'Europe, de même que celle de Lyon était regardée comme la plus belle de France. L'une fut terminée en 1573, par Conrad Dasypodius, professeur de mathématiques, et l'autre fut construite en 1598, par Nicolas Lyppys de Bâle, en Suisse, puis réparée et notablement augmentée par Nourisson, excellent ouvrier lyonnais. L'horloge de Strasbourg contenait un carillon (1) jouant six airs religieux, et, de plus, un coq automate battant des ailes, allongeant le cou et chantant deux fois après le jeu du carillon, dont l'harmonie et la variété excitaient l'admiration de tous ceux qui l'entendaient.

La ville de Paris ne possédait qu'un seul carillon : c'était celui de l'horloge de la Samaritaine, située sur le pont Neuf. La Samaritaine était un bâtiment hydraulique qu'on avait élevé, sous le règne de Henri III, à la seconde arche de ce pont, du côté du Louvre. Il renfermait une pompe au moyen de laquelle l'eau était distribuée par divers canaux au Louvre, aux Tuileries et au Pa-

(1) Le mot de carillon, qu'on écrivait autrefois *quadrillon*, est un dérivé de *quadrille*, parce que le battement de cet air est exécuté par quatre cloches.

Il y a deux sortes de carillon : le carillon libre et le carillon mécanique : le premier s'effectue de main d'homme par un battement en cadence sur les cloches, et le second est dirigé par un mécanisme particulier qui fait jouer plusieurs airs à l'heure et à la demie.

(1) Ce vers a pour objet de rappeler l'élection de Henri III au trône de Pologne, et son avènement au trône de France par la mort de Charles IX, son frère.

lais-Royal. Cet édifice, qui tombait en ruines, fut démolí sous Louis XIV, en 1712. On en érigea bientôt un autre d'une forme plus élégante, qui se composait de trois étages dont le second était au niveau du pont. Les faces latérales étaient percées de cinq croisées, et la face principale de deux; entre ces deux croisées, et dans un enfoncement en forme d'arcade, avait été placé le cadran de l'horloge. On voyait au-dessous un groupe en plomb doré, représentant Jésus-Christ et la Samaritaine au puits de Jacob. Ce puits était figuré par un bassin dans lequel tombait une nappe d'eau sortant d'une coquille.

Voici l'inscription qu'on avait mise au-dessous de ce bassin :

Fons hortorum, puteus aquarum viventium.

(La fontaine des jardins, le puits des eaux vivantes.)

Le cintre était surmonté d'un campanile en charpente, revêtu de plomb doré, dont la lanterne renfermait les timbres de l'horloge et ceux qui composaient ses carillons.

Depuis cette époque, on a inventé une foule d'horloges remarquables par leur singularité. Nous citerons surtout celle que possédait la petite ville de Lambesc, en Provence. Au moment où l'heure allait sonner, un homme levait un bâton pour battre sa femme; celle-ci, en personne avisée, esquivait le coup, qui allait frapper sur le timbre. Il faut avouer que le constructeur de cette horloge aurait pu donner un meilleur exemple.

Un ouvrier du seizième siècle, nommé Carovogius, fabriqua pour André Alciat (1) un réveil qui sonnait l'heure à laquelle on avait résolu de se lever. Aussitôt que le son se faisait entendre, il jaillissait d'un briquet adapté au réveil une étincelle au

moyen de laquelle s'allumait un morceau de soufre, dont la flamme se communiquait à une bougie.

Quels que soient nos progrès dans l'art de l'horlogerie, nous serons peut-être toujours condamnés à envier le don que Dieu fit au continent de l'Amérique. Nous voulons parler de la constellation de la Croix australe (1), qui ne paraît que dans cette partie du monde et qui indique, par sa marche, les heures de la nuit avec la plus grande précision. Ce qu'il y a de remarquable, c'est que le Dante l'avait déjà décrite exactement dans le second chant de son poème du *Purgatoire*, avant que les parages où l'on commence à l'apercevoir ne fussent connus des Européens.

La plus ingénieuse de toutes les horloges est sans contredit celle de Linnée. Ce grand naturaliste avait remarqué que plusieurs espèces de fleurs s'épanouissaient à des moments différents. Bientôt il s'aperçut de l'influence que chacune d'elles reçoit successivement de chaque heure du jour; et en les réunissant, il composa l'*horloge de Flore*. Heureuse découverte, dont la nature fit tous les frais!

Charles-Quint aimait beaucoup les arts mécaniques. On sait que lorsqu'il eut déposé sa couronne impériale, ce prince se hâta d'aller ensevelir dans la solitude de Saint-Just sa grandeur et son ambition. Il avait engagé Turriano, un des plus grands mécaniciens de son siècle, à l'accompagner dans sa retraite. Il travaillait avec lui, l'aidait de ses conseils, et les idées du monarque servaient quelquefois à perfectionner les inventions de l'artiste. Il composa lui-même des pièces mécaniques fort curieuses dont les effets surprenants frappaient de stupeur les moines du monastère et leur faisaient soupçonner que Charles et Turriano communiquaient avec des puissances invisibles. Charles-Quint consacrait pres-

(1) Jurisconsulte célèbre, qui fut un des premiers à s'occuper de concilier l'étude du droit avec celle de l'histoire.

(1) *Voyage aux régions équinoxiales du Nouveau Continent*, par M. de Humboldt.

que tous ses loisirs à construire des horloges et des montres. Mais ayant reconnu, après des essais multipliés, qu'il était impossible d'en faire aller deux exactement d'accord, il tira de cette contrariété une leçon de morale et réfléchit à la folie qu'il avait eue de prétendre assujettir tous ses peuples à penser d'une manière uniforme et à obéir aux mêmes impulsions.

Le Régent aimait aussi la science chronométrique ; on voyait toujours sur sa table un grand nombre de montres aussi remarquables par leur distinction que par leur singularité. Un jour, un provincial, qui

avait été introduit dans l'appartement du prince, eut le malheur de les renverser. En voyant l'émotion, le trouble du malencontreux visiteur... « Rassurez-vous, monsieur, » lui dit le Régent avec autant d'aménité que d'esprit ; « c'est la première fois qu'il leur arrive d'aller ensemble. »

Nous terminerons cet article par une répartie de Fontenelle à la duchesse du Maine, qui lui demandait quelle différence il y avait entre elle et une pendule. « Madame la duchesse, une pendule marque les heures, et Votre Altesse les fait oublier. »

AUGUSTE AMIC.

LITTÉRATURE ÉTRANGÈRE.

- NAPOLEON'S FAREWELL.

Farewell to the land where the gloom of my glory
Arose and o'ershadow'd the earth with her name:
She abandons me now, — but the page of her

[story,
The brightest or blackest, is filled with my fame;
I have warr'd with a world which vanquish'd me

[only
When the meteor of conquest allured me too far;
I have coped with the nations which dread me

[thus lonely,
The last single captive to millions in war.

Farewell to thee, France! — when thy diadem

[crown'd
I made thee the gem and the wonder of earth, —
But thy weakness decrees I should leave as I

[found thee,
Decay'd in thy glory and sunk in thy worth.
Oh! for the veteran hearts that were wasted

In strife with the storm, when their battles were
[won —
Then the eagle, whose gaze in that moment was

[blast'd
Had still soar'd with eyes fix'd on victory's sun!

Farewell to thee, France! — But when liberty

[rallies
Once more in thy regions, remember me then:
The violet still grows in the depth of thy valleys;

Though wither'd, thy tears will unfold it again.
Yet, yet I may baffle the hosts that surround us,
And yet may thy heart leap awake to my voice:

There are links which must break in the chain
[that has bound us —
Then turn thee and call on the chief of thy choice.

LORD BYRON.

ADIEUX DE NAPOLEON.

Adieu à la terre sur laquelle l'ombre de ma gloire se leva et couvrit le monde. Cette terre m'abandonne maintenant, — mais la page de son histoire la plus brillante, comme la plus sombre, est remplie de ma renommée. J'ai combattu contre les peuples, et ils ne m'ont vaincu que quand le météore de la conquête n'eut attiré trop loin. Les nations avec lesquelles j'ai lutté me redoutent encore dans mon isolement, moi, captif resté seul, bien que j'aie eu un million de guerriers.

Adieu à toi, France! — Quand je ceignis ton diadème, je fis de toi la pierre précieuse et l'admiration de l'univers, — mais ta faiblesse m'ordonne de te laisser telle que je te pris : déchue de ta gloire et abaissée dans ta dignité. Oh! combien de cœurs vieillies à la guerre furent prodigués dans les batailles, — quand l'aigle dont le regard est maintenant terni, planait les yeux fixés sur le soleil de la victoire!

Adieu à toi, France! — mais quand la liberté reviendra de nouveau sur ton sol, souviens-toi de moi : la violette croît encore dans la profondeur de tes vallées ; quoique fanée, tes larmes la feront s'épanouir de nouveau. Alors, alors, je pourrai confondre les ennemis qui nous entourent, alors ton cœur réveillé pourra bondir à ma voix. Il y a beaucoup de brisures dans la chaîne qui nous sépare. — Alors tourne-toi vers moi et appelle le chef de ton choix.

JULIA M^{me}.

LA SOEUR DU CHOUAN.

LÉGENDE DU BOCAGE.

« Et pardonnez-nous nos offenses, comme nous
» pardonnons à ceux qui nous ont offensés. »

I.

Geneviève était la plus jeune fille d'un métayer du bas Poitou, et père, mère, frères et sœurs l'aimaient avec la plus vive tendresse; aussi, jouissant d'un bonheur pur et complet, ne comprenait-elle guère M. le recteur, lorsqu'au prône il disait que la vie est une vallée de larmes, et elle se sentait tant de joie et de simplicité au cœur, qu'en disant devant la bonne Vierge du Chêne le *Salve Regina*, elle en changeait involontairement les paroles, car il lui semblait qu'elle eût menti en s'appelant *une malheureuse enfant d'Ève*. Heureuse de l'amitié de ses parents, de la paix de sa conscience, de la belle vie des champs, heureuse par le travail, par la prière, par l'absence de tout désir, Geneviève, l'enfant du bon Dieu, parvint à sa dix-huitième année. Les gars du pays la remarquaient, et plus d'un la désirait pour femme, mais elle avait au cœur une autre pensée : elle voyait ses parents fort heureux, car ils avaient trois fils, obéissants et bons travailleurs, et deux filles, Perrine et Françoise, qui prenaient grand soin du ménage, du bétail, et ne donnaient à leur mère d'autre peine que celle de commander. Donc elle n'était pas nécessaire à la maison ; et elle savait qu'ailleurs il y avait des vieillards délaissés, des petits enfants sans mères, des malades languissants que personne ne visitait, des prisonniers que nul ne consolait, elle se sentit au cœur le désir d'être la servante de tous ces malheureux. Elle parla de son dessein à Dieu dans la simplicité de son âme, et il lui parut, à la paix, au contentement dont

elle était remplie, que Dieu lui avait dit : « C'est bien ! » Alors elle en parla à son père. Celui-ci l'interrogea longtemps, car c'était un homme prudent et sage ; il lui dit : « Ne voudrais-tu pas te marier comme ta sœur aînée, Catherine, qui est si heureuse ? »

— Non, mon père, je ne désire pas agréer à un homme et en être aimée ; pourvu que je plaise à Dieu, c'est tout ce qu'il me faut.

— Et ne regretteras-tu pas de vieillir sans enfants ?

— Je ne serai mie sans enfants : tous les misérables seront les miens.

— Tu ne posséderas rien sur la terre.

— J'éviterai alors bien des soucis.

— Il te faudra travailler beaucoup et toujours.

— Ne dites-vous pas souventes fois, mon père, que nous sommes faits pour travailler comme l'oiseau pour voler ? »

Geneviève répondit à toutes les questions de son père avec la même fermeté et une sagesse naïve, sagesse que les enfants et les simples puisent dans l'Évangile. Son père lui dit enfin : « Tu as mon consentement et ma bénédiction ; tâche maintenant de décider ta mère à ton départ. »

La bonne femme hésita longtemps, partagée entre la foi et l'amour maternel. Son mari la voyant pleurer, lui dit un jour avec une brusque bonté : « Eh ! femme, ne serons-nous pas bien à plaindre quand nous aurons une fille mariée à Jésus-Christ ! »

A ce nom vénéré, la fermière baissa la tête et se signa, mais elle hésita longtemps encore. Elle ne pouvait consentir à

donner, en quelque sorte, par son acquiescement, le signal du départ de son enfant bien-aimée, et ce ne fut qu'en s'apercevant enfin que Geneviève semblait triste, que souvent, au matin, ses yeux semblaient rougis et fatigués, que, toujours soumise et douce, elle n'était plus ni vive ni riante, que la vieille mère enfin se résolut à lui dire : « Tu le veux donc ? eh bien, j'y consens ! »

Trois semaines après le jour où la jeune fille avait obtenu ce consentement désiré, elle fit ses adieux à son pays, à sa famille ; et après avoir prié au pied de la croix de mission, jadis élevée par le père de Montfort ; après avoir reçu les derniers conseils du recteur de la paroisse, elle se mit à genoux pour demander la bénédiction maternelle. Ses frères, ses sœurs l'entouraient et la considéraient avec une espèce de vénération ; elle les embrassa tous, surtout le plus jeune, nommé Jacques, le compagnon de son enfance, celui qu'elle avait toujours particulièrement aimé. « Adieu, répétait-elle, adieu, ma mère, adieu, Françoise, Perrine, adieu, mon cher Jacques... je vous quitte pour le bon Dieu, c'est lui qui le veut... je vous préfère à tout sur la terre... ne pleurez pas... nous serons toujours ensemble dans le paradis... »

Elle pleurait elle-même, mais cependant son courage ne faiblissait pas ; après un dernier adieu, elle prit la main de son père, s'éloigna avec lui sans retourner la tête, et bientôt un pli du terrain cacha l'horizon familier du village, et jusqu'à la croix du clocher qui n'apparaissait plus que comme un point d'or entre le feuillage mouvant des trembles.

Deux jours après, les voyageurs arrivèrent au bourg de Saint-Laurent-sur-Sèvres ; ils allèrent frapper à la porte de la maison des Filles de la Sagesse, fondée par le missionnaire de la Bretagne, le père Louis de Montfort. Le vieux fermier remit

aux mains de la supérieure sa fille chérie, et partit en la bénissant.

II.

Deux ans écoulés, Geneviève, qu'on appelait la sœur Agnès, après avoir passé par les épreuves du noviciat, était admise à prononcer ses vœux comme Fille de la Sagesse, servante des pauvres et des malades.

Devant l'autel dédié au Verbe, à la Sagesse éternelle, la fille du fermier reçut le crucifix, le grand rosaire et le grand manteau noir dont se couvrent les filles de Montfort comme d'un drap mortuaire, qui est pour elles le symbole du renoncement au monde. Dès ce jour, elle fut toute dévouée aux œuvres de la charité ; ses jours coulaient, égaux et rapides, enchaînés par la règle dont l'habitude avait adouci le joug. Dès quatre heures du matin, quand un voile de vapeurs couvrait encore les prairies qui environnent la maison de Saint-Laurent, sœur Agnès et ses compagnes se levaient, descendaient à la chapelle, et pendant une heure, à genoux, en silence, elles méditaient les mystères de la vie du Sauveur ; cette heure écoulée, elles disaient à haute voix le chapelet, assistaient au saint sacrifice, et aussitôt après le repas qui suivait la messe, elles se rendaient à leurs travaux. Les unes allaient aux écoles instruire les petits enfants, les autres visitaient les pauvres malades et leur portaient les remèdes du corps et les consolations de l'âme ; d'autres se rendaient dans les salles des hôpitaux, où elles remplaçaient, pour le malade isolé, la fille ou la sœur qu'il regrette ; la journée se passait dans ces travaux, ignorés des hommes et comptés par les anges ; le soir on se réunissait de nouveau au pied des autels, et après une courte récréation, chaque religieuse allait chercher dans sa cellule le paisible repos qui succède à un jour bien rempli.

Mais ces moments heureux ne furent pas de longue durée ! la révolution avait commencé, aussi fatale, en ces jours de terreur, aux petits et aux faibles qu'aux races élevées et puissantes ; traduisant à l'ignoble barre de ses tribunaux le pauvre paysan coupable d'avoir entendu la messe au fond d'un bois, et le grand seigneur coupable de posséder des bois où l'on pouvait dire la messe ; la grande dame et l'humble religieuse, fille du peuple elle-même, toutes deux suspectes d'avoir aimé et servi Dieu. Les Filles de la Sagesse, que leur fondateur a vouées aux peines et aux ignominies de cette croix, *opprobre des Juifs, scandale des Gentils, sagesse des Chrétiens*, ne furent pas épargnées.

III.

On était au 31 janvier 1794. Une pluie glacée, mêlée de neige, tombait et inondait les rues de la petite ville de Cholet ; les habitants avaient fermé les portes de leurs demeures, mais quelques-uns regardaient tristement, à travers les fenêtres, un étrange cortège qui s'avavançait lentement : c'étaient quelques soldats, portant la cocarde tricolore, l'air insouciant et ennuyé, précédant et entourant vingt-six religieuses, Filles de la Sagesse, qui s'avavançaient, liées deux à deux, chancelantes de fatigue, inondées de pluie, mais l'air modeste et serein. Quelques-unes, âgées et infirmes, s'appuyaient sur le bras de leurs jeunes compagnes. « Voyez-vous ces belles petites sœurs qui vont mourir ? disaient en pleurant des femmes qui les regardaient passer.

— Voilà sœur Eugénie, la garde-malade des forçats...

— Et la plus jeune, c'est la sœur Agnès, dit une petite fille, je la connais bien, moi !

— On a pillé leur maison !

— Les brigands, les patauds ont mis les ornements des prêtres... ils ont brisé

le crucifix... ils ont marché sur les saintes hosties...

— Et maintenant on va faire mourir les bonnes sœurs ! »

Ces propos se répétaient tout bas ; on cachait des larmes qui fussent devenues un crime si le commissaire du pouvoir exécutif les avait vues... C'était un homme de mine petite et basse, qui suivait le cortège, en pressant, par ses imprécations, la marche trop lente des pauvres religieuses. Elles arrivèrent enfin à la mairie, où siégeait le comité révolutionnaire, et comparurent à la barre. « Que faisiez-vous à Saint-Laurent ? leur dit le président.

— Nous soignons les malades, répondit l'une d'elles.

— Aviez-vous des prêtres ?

— Vous savez bien que vous les avez chassés.

— Ne faisiez-vous pas administrer les sacrements ?

— C'est notre devoir quand nous le pouvons.

— N'avez-vous pas fait répandre le sang ?

— Bien loin de là, nous nous y sommes opposées autant que nous l'avons pu.

— Ne regrettez-vous pas la mort du roi ?

— Nous ne nous mêlons pas d'affaires politiques » (1).

D'autres questions, mêlées d'injures, succédèrent à celles-là ; enfin, le président leur fit cette demande : « Voulez-vous vivre et mourir dans la religion catholique ? »

Toutes les religieuses se levèrent, émuës d'un saint respect, et répondirent d'une voix unanime : « Oui, moyennant la grâce de Dieu ! »

Cette réponse si courageuse et si simple n'excita que des railleries, et les sœurs furent jetées dans une prison, où, pendant vingt-quatre heures, elles restèrent

(1) Cet interrogatoire est historique.

sans nourriture. Au bout de ce temps, on tira de ce cachot les plus jeunes religieuses et on les plaça dans un hôpital; les plus âgées furent réservées pour l'échafaud.

Sœur Agnès se trouvait au nombre des sœurs hospitalières, et, avec le calme et la charité de son âme, elle se voua tout entière au soin des blessés.

La guerre était alors allumée dans tout le Bocage; les Vendéens, « ce peuple naturellement porté à l'amour de la paix, » au sentiment de l'ordre, au respect de la loi, pour qui la religion était devenue la plus forte et l'unique habitude de la vie » (1); les Vendéens s'étaient levés en armes le jour où on avait fermé leurs églises et persécuté leurs prêtres; Cathelineau, le voiturier Stofflet, le garde-chasse d'Elbée, Bonchamps, Lescure, Larochejaquelein, les commandaient et faisaient de ces humbles métayers des soldats invincibles. A Fontenay, armés de bâtons, de piques, de faux, ils avaient pris à l'ennemi quarante pièces de canon, quatre mille hommes et sept mille fusils. Le cri : *Égalitez-vous, mes gars!* était devenu redoutable aux républicains, qui se voyaient alors entourés par une nuée d'ennemis, d'autant plus intrépides qu'ils croyaient défendre la cause de Dieu même. Aussi la Convention avait-elle déployé toutes ses forces contre cette armée de paysans, qui tenait en échec les généraux vainqueurs d'une partie de l'Europe, et chaque jour de nouveaux blessés venaient occuper les lits de l'hôpital de Cholet, car cette petite ville se trouvait située au centre des opérations militaires de cette *guerre de géants*.

Sœur Agnès était seule un soir, dans une petite cuisine, changée en pharmacie, et qui s'ouvrait sur une rue habituellement déserte, lorsqu'elle crut entendre, sous la fenêtre, une voix plaintive qui lui alla jusqu'au cœur. Elle se signa et

ouvrit la porte... Sur le seuil était couché un homme qui semblait près de mourir et qui gémissait faiblement. Un rayon de la lune passant à travers les nuages, montra à sœur Agnès que cet homme n'était pas un soldat républicain... son sarrau ouvert laissait voir une veste grise, sur laquelle était cousu, à gauche, un sacré-cœur en drap rouge; un gros chapelet pendait à son cou. Sans calculer le péril auquel elle s'exposait, Agnès souleva dans ses bras robustes le soldat vendéen et le porta au fond de la pharmacie; là, s'agenouillant près de lui, elle déboutonna sa veste pour examiner sa blessure, mais au moment où elle rapprochait la lampe afin de mieux voir, le blessé se souleva, et dit d'une voix mourante : « Geneviève ! »

Sœur Agnès s'affaissa sur ses genoux, le regarda, et sans oser l'embrasser, pâle, mourante elle-même, elle s'écria : « Jacques ! est-ce toi ? »

Il étendit vers elle sa main froide, et lui dit d'une voix entrecoupée : « J'étais à l'armée avec M. le marquis... nous nous trouvions près de Cholet... je savais, par un de nos gars, que tu étais ici... j'ai voulu te voir... j'ai mis un sarrau sur ma veste, je suis venu jusqu'à la porte de la ville... là, j'ai eu le malheur d'être vu par un bleu... il avait une carabine et m'a ajusté... j'ai reçu la charge ici, en pleine poitrine... le bleu m'a emporté la montre, et la petite croix que tu m'avais donnée... il me croyait mort... Je suis un peu revenu... alors me traînant sur les mains, sur les genoux... j'ai gagné cette maison que je connaissais bien, car on me l'avait montrée de loin... Je suis content, puisque je t'ai revue, ma bonne sœur... »

— Oh ! mon cher Jacques ! quelle preuve de ton amitié... mais tu ne mourras pas !

— Si, mais je suis content... j'ai fait mes dévotions ce matin... je pardonne à cet homme.... Mon père, ma mère, dis-leur... »

(1) Rapport de Gensonné à la Convention.

Ces derniers mots sortirent avec peine de la poitrine épuisée du pauvre Vendéen... il se tut... ses mains erraient autour de lui, pendant que ses yeux creux regardaient fixement un coin de la chambre. Il fit un dernier effort, et murmura ce refrain d'un cantique célèbre en Poitou :

Vive Jésus ! vive sa croix !

Et retomba mort dans les bras de sa sœur. Celle-ci, éperdue, foudroyée par cette subite rencontre, par cette mort instantanée, sentait ses idées s'égarer ; elle avait besoin de secours, d'appui, et couvrant de sa cape le corps du soldat, elle courut auprès de la supérieure. Celle-ci pleura avec elle, et après avoir pris les précautions nécessaires pour que ce secret ne se divulguât point, elles veillèrent toutes deux jusqu'au jour auprès du cadavre.

Le lendemain, le cercueil de Jacques, mêlé parmi ceux des soldats républicains décédés la veille, fut porté avec eux à la fosse commune. Agnès reprit son poste dans les salles de l'hôpital, et la silencieuse sympathie de ses sœurs consolait seule son inexprimable douleur.

Cependant, les républicains semblaient inquiets ; l'armée catholique et royale était aux portes de Cholet ; le sourd roulement du canon ébranlait la terre et n'était interrompu que par le bruit strident de la fusillade. Les blessés refluaient dans la ville ; tous les lits de l'hôpital étaient occupés, et les soldats, moins gravement atteints, étaient rassemblés dans une salle sur le pavé de laquelle on avait jeté à la hâte un peu de paille et quelques couvertures. Agnès, portant la charpie et les bandages, suivait l'aide-major qui venait panser les blessés de cette dernière catégorie, lorsque son oreille fut frappée par une conversation qui s'échangeait entre deux soldats. « D'où te vient cette belle montre ? je ne te la connaissais pas.

— Je le crois bien, ma foi ; hier encore

elle appartenait à un citoyen brigand, à qui j'ai fait descendre la garde.

— Et dont tu t'es fait l'héritier, sans autre forme de procès ?

— Tiens ! fallait-il en écrire au gouvernement, par hasard ! »

Agnès, troublée jusques au fond de l'âme, leva les yeux ; elle vit entre les mains du soldat une montre à laquelle était attachée une petite croix ; il s'occupait tranquillement à la remonter, pendant que le chirurgien examinait une blessure qu'il avait au genou. Agnès reconnut cette montre, cette croix.... cet homme était le meurtrier de son frère !

Des mouvements inexprimables remplissaient son cœur. C'était l'indignation, la douloureuse colère d'une âme blessée en ses affections, et combattue par le sentiment chrétien qui s'élève au-dessus des sensations de la nature, et fait voir, dans l'ennemi qu'on abhorre, un frère qu'on doit aimer en Jésus-Christ. Elle souffrit en une minute les angoisses d'une longue vie ; mais quand le chirurgien lui dit simplement : « Aidez-moi à attacher cette bandelette... » elle remporta sur elle-même une humble mais héroïque victoire, en aidant à soulager l'homme qui avait les mains couvertes du sang de Jacques.

Presque défaillante, elle se retira dans une petite chambre où les sœurs cachaient avec soin un crucifix, une image de la sainte Vierge, et quelques livres de piété. Là, aux pieds du Sauveur qui, mourant, priait pour ses bourreaux, elle pleura, elle pria longtemps, luttant contre elle-même, contre cette ardeur de vengeance qui bouillonnait au fond de son cœur. Cependant, le canon retentissait toujours ; une rumeur extraordinaire agitait les rues, et l'hôpital même semblait avoir perdu son calme ordinaire. « Que se passe-t-il ? se dit enfin Agnès. Je vais aller retrouver mes sœurs... Mon Dieu ! pardonnez-moi ! j'oublie et je néglige mon devoir...

— Ma sœur ! s'écria une religieuse en

ouvrant la porte de l'oratoire, sœur Agnès ! dites avec nous le *Magnificat* !... les Vendéens triomphent dans la ville... Entendez-vous leurs clairons ?

— Grand Dieu ! est-ce possible ? Et les soldats de la république ?

— Ils sont en fuite ; les derniers blessés ont été emportés il y a une heure. Je me trompe cependant, deux trainards sont restés en arrière... Tenez, sœur Agnès, les voyez-vous ? ils sont dans la cour... là... Vous devez les connaître... vous étiez ce matin de service dans leur salle.»

Agnès s'approcha de la fenêtre ; elle vit deux soldats, qui, s'appuyant l'un sur l'autre, et se traînant avec quelque peine, semblaient chercher une issue. L'un d'eux était le meurtrier de Jacques. « Je crains, reprit la sœur Anne-Marie, qu'on ne leur fasse un mauvais parti... Les gars sont exaspérés, dit-on.

— On les tuera peut-être !

— Dame ! les *Bleus* ! ont fait tant de mal aux pauvres paysans ! »

Agnès, sans répondre, sortit précipitamment de la chambre ; une pensée généreuse venait d'éclore en son sein, et semblait prêter des ailes à ses pas. Elle courut vers la supérieure, et lui dit d'une voix émue par un combat intérieur : « Ma bonne mère, voici les Vendéens qui arrivent ; deux blessés sont restés à l'hôpital.... me permettez-vous de les cacher aux yeux de leurs ennemis, afin qu'on ne leur fasse pas de mal ?

— Ma sœur, je ne sais si je dois vous accorder votre demande... Si ce mystère venait à se découvrir, que diraient nos amis, nos compatriotes ?...

— O ma mère ! qu'importe ! ne vaut-il pas mieux endurer quelques reproches que de risquer la vie de deux malheureux ? »

La supérieure hésitait ; sœur Agnès insista encore, avec des larmes et des supplications : « Je vous en conjure, s'écria-

t-elle enfin, par la charité de Jésus-Christ, ne me refusez pas !

— Mais, ma sœur, quel intérêt si puissant prenez-vous au sort de ces hommes ?

— Hélas ! ma mère, l'un d'eux est l'assassin de mon pauvre frère ! »

La supérieure comprit... et s'élevant à la hauteur de cette touchante vertu, elle répondit : « Allez, ma fille, sauvez la vie de cet homme... je vous le permets ! »

Les républicains furent sauvés, sans qu'Agnès leur révélât même le motif de son sublime dévouement. Ses combats et ses triomphes demeurèrent un secret entre elle et Dieu.

Sept ans après, le maire de la Rochelle amenait dans les salles de l'hôpital militaire deux Filles de la Sagesse, revêtues de leur ancien et vénérable costume, et, s'adressant aux soldats malades, il leur dit : « Mes enfants, je vous ramène sœur Eugénie, je vous ramène votre mère (1) ! »

La compagne de sœur Eugénie était sœur Agnès. Ce fut à l'hôpital de la Rochelle que sa vie, ennoblée par l'héroïsme du pardon, acheva de se sanctifier dans les œuvres de la charité.

M^{me} ÉVELINE RIBBECOURT.

(1) Historique. Voici encore un fait également historique. Les Filles de la Sagesse, desservant l'hôpital de Cholet, sauvèrent de la colère des Vendéens vainqueurs, des soldats républicains, par qui, la veille, elles s'étaient vues insultées et maltraitées. Lorsque les troupes de la Convention eurent repris la ville, elles envoyèrent les religieuses, étrange récompense de leur générosité ! dans les prisons de Nantes. Huit d'entre elles y moururent ; six périrent sur l'échafaud, cinq furent égorgées ; deux autres furent exposées au carcan dans la ville de Poitiers, toutes martyres de leur inviolable attachement à la foi catholique. (Voir : *Vie du vénérable serviteur de Dieu, Louis-Marie Grignon de Montfort, Histoire des guerres de la Vendée et des chouans, par Bournisneau*).

LA DAME DE HOLLÉ.

Depuis huit jours tout était en mouvement dans le petit village de Schwarza, situé dans la province de Thuringe, en Allemagne. La grande nouvelle était le retour du comte de Reiss, qui, absent depuis dix années, revenait au château de ses ancêtres pour y marier Berthe, sa fille unique. De grands préparatifs avaient été faits, et l'activité joyeuse des domestiques et des paysans témoignait assez du plaisir qu'ils ressentaient de revoir leur seigneur. Enfin l'attente de tous fut satisfaite, lorsque le matin de la veille de Noël, on entendit le roulement des voitures. Le temps était froid, mais le ciel était pur; le soleil se reflétait sur la neige qui couvrait les sapins dont le feuillage scintillant semblait formé de cristaux parés des couleurs de l'arc-en-ciel. Bientôt les jeunes garçons firent retentir les échos du bruit de leurs armes. Le bailli s'avança à la tête des notables pour complimenter le baron, et la harangue finie les jeunes filles présentèrent une quenouille à la belle fiancée. Elle la reçut avec grâce mais avec surprise, car elle ne pouvait s'imaginer de quelle utilité ce présent lui serait, à elle, qui n'avait jamais filé de sa vie. Plusieurs convives avaient accompagné le baron, ils se dispersèrent à travers le parc et Berthe se retira dans sa chambre. Bientôt de mélancoliques réflexions la ramenèrent aux jours de son enfance, lorsque la comtesse l'emmenait visiter la chaumière du pauvre et que partout où sa mère se montrait des bénédictions accueillaient sa présence. Hélas! depuis dix ans, Dieu lui avait ravi sa mère et Berthe avait été élevée dans un pensionnat de Vienne qu'elle venait de quitter pour épouser l'héritier de la noble maison de Wieben. Son esprit était ainsi absorbé lorsque la porte s'ouvrit doucement et laissa entrer sa nourrice; elle aussi venait lui souhaiter la bienvenue. Berthe qui se trouvait seule dans une

pièce grande et sombre éprouva un moment de frayeur. Après les premiers épanchements, elle avoua à sa nourrice que lorsqu'elle était entrée dans sa chambre elle lui avait fait l'effet d'une apparition.

« L'apparition ne se fera voir que cette nuit, » répondit gravement la nourrice.

A ces paroles Berthe ouvrit de grands yeux et lui demanda ce qu'elle entendait par *l'apparition*.

« Comment! ne savez-vous pas que cette nuit la dame de Hollé doit nous visiter?

— Non, vraiment! Quelle est cette folle?

— Cette folle! ne parlez pas ainsi, mademoiselle, reprit la nourrice effrayée, car la dame de Hollé pourrait vous en punir.

— Mais quelle est cette dame de Hollé? je suis curieuse de la connaître; je t'en prie, ma bonne, raconte-moi vite cette légende. »

Après un instant d'hésitation la nourrice commença ainsi :

« Au onzième siècle, il existait sur le haut de la montagne de Schwarza, un château-fort habité par le baron de Hollé, un redoutable seigneur qui vivait dans l'impiété et le brigandage; il détroussait sur la grande route les voyageurs et s'introduisait dans les châteaux de ses voisins pour les dévaliser. Le ciel lui avait donné une fille aussi bonne qu'il était méchant; elle gémissait sur les crimes de son père et vivait dans l'espérance que le repentir finirait par entrer dans son âme. Cependant, les barons de la Thuringe, las des déprédations du seigneur de Hollé, formèrent une ligue contre lui, l'attaquèrent dans son château, l'envahirent malgré sa vive résistance, et le baron se sauva dans les bois. Là il passa sa vie à errer, traqué comme une bête fauve, tandis que sa fille, retirée dans une chaumière, filait pour soutenir l'existence de son malheureux père. Mais le baron étant mort, la dame de Hollé continua

d'habiter ce village ; elle y mourut à un âge fort avancé, et tous les ans, après la messe de minuit, elle revient visiter les chaumières pauvres. Voilà d'où vient la coutume de laisser sa porte ouverte pendant la nuit de Noël.

— Je comprends maintenant le don que les jeunes filles m'ont fait, ce matin, d'une quenouille, reprit Berthe, c'était en mémoire de la *dame de Hollé*. Et tu dis qu'elle revient la veille de Noël ?

— Oui, mademoiselle, à ce que l'on prétend, car pour moi je ne l'ai jamais vue. »

La nourrice s'éloigna pour aller surveiller les apprêts du repas, et Berthe parut réfléchir ; puis, appelant sa femme de chambre, elle s'entretint avec elle d'un air mystérieux.

La cloche annonça bientôt que les convives du comte de Reiss étaient invités à prendre place autour de sa table hospitalière. Cependant, au milieu de la joie générale, Berthe paraissait préoccupée, son fiancé s'en alarma, il fit vainement tous ses efforts pour attirer son attention. La baronne de Wieben avait aussi remarqué l'air intrigué de sa future belle-fille ; et dans la soirée, elle s'aperçut que Berthe eut plusieurs entretiens secrets avec sa femme de chambre.

Lorsque chacun se fut retiré pour prendre du repos, la baronne se promena à grands pas dans sa chambre, le front soucieux ; elle se disait : Berthe, la veille de son mariage paraît préoccupée de tout autre chose ; n'aimerait-elle pas mon fils ? aurait-elle quelque préférence dans le cœur ? Enfin, fatiguée de cette tension d'esprit, elle s'approcha d'une fenêtre, et soulevant le lourd rideau de velours cramoisi qui empêchait l'air froid de pénétrer, ses regards se portèrent sur la campagne, illuminée par les rayons brillants de la lune. Bientôt, son attention fut attirée par le bruit d'une porte extérieure qui s'ouvrait lentement ; deux femmes enveloppées de pelisses sortirent avec précaution du châ-

teau et disparurent en se dirigeant vers le village.

La baronne se retira de la fenêtre tourmentée de l'idée de ces deux femmes ; l'une d'elles lui avait semblé de la taille de Berthe, et cette apparition venait se mêler avec le souvenir de la conduite de sa future belle-fille. Résolue d'approfondir le mystère de cette sortie, elle prit le parti d'éteindre sa lumière et de rester près de la fenêtre jusqu'à la rentrée de ces deux inconnues qui avaient laissé la porte entrouverte pour se ménager un moyen de rentrer sans bruit et sans le secours de personne au château.

L'attente fut longue pour la baronne ; trois fois ses oreilles entendirent l'horloge du village sonner avant que sa curiosité fût satisfaite ; enfin, les deux femmes revinrent, l'une d'elles poussa la porte doucement, avant de laisser entrer sa compagne, regarda dans l'intérieur pour s'assurer si quelque importun ne pouvait pas les voir, puis, rassurée par le silence qui régnait autour d'elle, elle fit un signe, et sa compagne entra à son tour ; mais la précipitation qu'elle mit à passer lui fit accrocher son manteau, le capuchon qui lui couvrait la tête vint à tomber et laissa apercevoir la jolie figure de Berthe. A cette vue, la baronne sentit ses jambes fléchir sous elle. Cette jeune fille qu'elle avait crue si réservée, si timide, venait de sortir du château de son père au milieu de la nuit, seule avec une femme de chambre ! Si Berthe ne se justifiait pas d'une démarche aussi inconvenante, il n'y avait plus d'union possible.

Le lendemain, à l'office du matin, rien ne parut troubler la sérénité de la jeune fille. Deux ou trois fois la baronne lui dit quelques mots qui semblaient vouloir demander une explication ; mais elle ne les comprit pas, ou ne voulut pas les comprendre, et se retira dans sa chambre pour faire la toilette que nécessitait la signature du contrat.

L'assemblée était nombreuse, lorsque la jeune fiancée parut dans le salon. Chacun ayant pris place, le notaire commença la lecture des articles. Bientôt la monotonie du débit finit par lasser Berthe, qui, en jetant les yeux autour d'elle, fut surprise de la sévérité dont les traits de la baronne étaient empreints, et de l'air malheureux du baron. Son cœur en fut ému, elle baissa tristement la tête, cherchant dans sa mémoire ce qu'elle avait pu dire ou faire qui leur déplût, mais lorsque le notaire eut cessé de lire, ces mots retentirent comme un glas funèbre aux oreilles de la fiancée : « Je m'oppose formellement au mariage de mon fils avec mademoiselle de Reiss. »

Le Comte pâlit et lui demanda pourquoi elle faisait une si grave insulte à sa fille; alors la baronne raconta ce qu'elle avait vu, et finit en disant qu'elle ne donnerait jamais son fils à une jeune personne qui allait courir la nuit avec une femme de chambre.

Un silence de stupeur accueillit ce récit; Berthe n'eut pas la consolation d'être défendue par son fiancé, elle en fut si profondément blessée qu'elle n'essayait même pas de se défendre, lorsque le curé s'avança lentement vers elle et prenant sa main avec bonté : « Consolez-vous, mon enfant, lui dit-il, madame de Wieben regrettera bientôt les paroles sévères qu'elle vient de prononcer. Si la modestie et la fierté vous empêchent de parler, je vais le faire pour vous. Écoutez-moi, reprit-il, s'adressant à l'assemblée, et vous verrez que Berthe de Reiss ne mérite que des louanges.

« Cette nuit, après ma messe dite, je venais de rentrer lorsque j'entendis le petit garçon de ma servante s'écrier : « Oui, je ne mens pas, je l'ai vue ! » Sa mère répondit qu'elle ne voulait pas le croire; l'enfant finissait par se mettre en colère, lorsque je demandai la cause de cette discussion.

« Monsieur le curé, répondit le petit

Frantz, maman ne veut pas me croire quand je lui dis que j'ai vu la dame de Hollé.

— Elle a raison, mon enfant, c'est une erreur de ton imagination exaltée par la nuit.

— Non, non, monsieur le curé, ajouta-t-il; comme je revenais de la messe, j'entendis derrière moi la neige craquer doucement. Jugez de mon épouvante, lorsque je vis une belle dame toute blanche, couverte d'un grand voile qui l'enveloppait quasiment comme notre bonne Vierge. La dame me sourit gentiment, et me donna ce bel écu et des bonbons; puis elle disparut. Dame! je suis resté un peu de temps avant de reprendre assez de force pour revenir chez nous. »

Je crus que quelque mauvais plaisant s'était amusé aux dépens du pauvre garçon, et ne voulant pas le laisser sous l'impression qu'il avait reçue, je me déterminai à sortir pour m'assurer par moi-même de la réalité de son histoire. Je vis, en effet, la dame dont Frantz m'avait parlé, mais elle n'était pas seule, une femme l'accompagnait, qui paraissait pesamment chargée. Je me glissai derrière les haies pour la suivre, et j'eus la satisfaction de voir qu'elle s'arrêtait de préférence devant les chaumières pauvres; là, elle entraînait et déposait de l'argent, de chauds vêtements pour les vieillards, des rubans pour les jeunes filles, et des joujoux pour les enfants. Je cherchais vainement à reconnaître la personne qui, sous l'apparence de *la dame de Hollé*, remplaçait si bien la Providence, et je suivais avec précaution ces deux femmes, quand, l'une d'elles se retourna pour parler à sa compagne, et mademoiselle de Reiss apparut à mes yeux surpris. Elle était rayonnante du bonheur qu'elle venait de faire aux autres, et ne se doutait guère qu'elle venait de renverser son propre bonheur. »

À ces dernières paroles la pauvre Berthe fondit en larmes, mais ces larmes s'arrê-

tèrent bientôt quand elle se sentit pressée dans les bras de son père, de la baronne qui lui demandait pardon des soupçons injurieux qu'elle avait formés contre elle. Quant à son fiancé, il se tenait à l'écart, et se faisait de vifs reproches de s'être laissé tromper par les apparences. Le bon prêtre, devant ce qui se passait dans le cœur du jeune homme, vint le prendre par la main, et l'amenant devant Berthe :

« Allons, jeune homme, lui dit-il, avouez

que vous avez eu tort de soupçonner cet ange ; et vous, chère demoiselle, souvenez-vous qu'une femme ne doit jamais exposer sa réputation, même pour faire une action charitable. »

Berthe était heureuse... elle pardonna. Le contrat fut signé, et tout le village apprit bientôt que c'était leur jeune châtelaine qui avait joué le rôle de la *dame de Hollé*.

M^{lle} EMMA FAUCON.

LE CHANT DES CATACOMBES.

Hier j'ai visité les grandes catacombes
Des temps anciens,
J'ai touché de mon front les immortelles tombes
Des vieux chrétiens ;
Et ni l'astre du jour ni les célestes sphères,
Lettres de feu,
Ne m'ont jamais fait lire en plus grands caractères
Le nom de Dieu !

Un ermite au frac noir, à la tête blanchie,
Marchait d'abord,
Vieux concierge du temps, vieux portier de la vie
Et de la mort ;
Et nous l'interrogeons, sur les saintes reliques
Du grand combat,
Comme on aime écouter, sur les combats antiques
Un vieux soldat.

Un roc sert de portique à la funèbre voûte :
Sur ce fronton,
Un artiste martyr dont les anges sans doute
Savent le nom,
Peignit les traits du Christ, sa chevelure blonde,
Et ses grands yeux
D'où s'échappe un rayon d'une douceur profonde
Comme les cieux !
Plus loin, sur les tombeaux, j'ai baisé maint symbole
Du saint adieu !

Et la palme, et le phare, et l'oiseau qui s'envole
Au sein de Dieu !
Jonas, après trois jours, sortant de la baleine
Avec des chants,
Comme on sort de ce monde, après trois jours de peine,
Nommés le temps !

C'est là que chacun d'eux, près de sa tombe prête,
Spectre vivant,
S'exerçait à la lutte, ou reposait sa tête,
En attendant !
Pour se faire d'avance, au grand jour du supplice,
Un cœur plus fort,
Ils essayaient leur tombe, et voulaient par prémice
Goûter la mort !

J'ai sondé d'un regard leur poussière bénie,
Et j'ai compris,
Que leur âme a laissé comme un souffle de vie,
Dans ces débris.
Que dans ce sable humain qui dans nos mains mortelles
Pèse si peu,
Germent pour le grand jour les formes immortelles
De presque un Dieu !

Lieux sacrés, où l'amour, pour les seuls biens de l'âme
Sut tant souffrir !
En vous interrogeant j'ai senti que sa flamme
Ne peut mourir.
Qu'à chaque être d'un jour qui mourut pour défendre
La vérité,
L'Être éternel et vrai, pour prix du temps, doit rendre
L'Éternité !

C'est là qu'à chaque pas, on croit voir apparaître
Un trône d'or,
Et qu'en foulant aux pieds des tombeaux, je crus être
Sur le Thabor.
Descendez, descendez au fond des catacombes,
Aux plus bas lieux,
Descendez... le cœur monte ; et du haut de ces tombes,
On voit les cieux !

L'abbé Ph. GERBET.

REVUE DES THÉÂTRES.

Ulysse, tragédie mêlée de chœurs, avec prologue et épilogue, par M. F. Poncard.

PROLOGUE.

Le port de Phorcyné, dans l'île d'Ithaque. — Un rivage.
— Des rochers. — Une grotte où coule une fontaine, près de laquelle s'élève un olivier. — Au pied de l'olivier, des trépieds, des cuvettes, des vêtements et des vivres. — Le jour commence à poindre.

Ulysse est endormi sur le sable du rivage. Il se réveille, regarde avec étonnement autour de lui et dit : « Hier, j'étais sur un navire phéacien qui devait me conduire à Ithaque. Les matelots, voulant se débarrasser de moi, auront profité de mon sommeil pour me déposer ici. O Jupiter ! venge-moi de ceux qui m'ont trompé ! (Il fait quelques pas.) Où suis-je ? Quel peuple habite ces rivages ? (Il s'avance dans l'intérieur des terres.) Mais... ces arbres, ces rocs... il me semble les reconnaître... »

« Que vois-je au pied d'un arbre ? ah ! ces sont mes trésors, Que les Phéaciens ont laissés sur ces bords. »

Minerve, sous la forme d'un jeune berger vêtu d'une riche tunique et d'un manteau fait de la peau d'une panthère, chaussé de brodequins et tenant à la main un long javelot, s'approche, le salue et lui demande s'il n'a pas rencontré ses chevreux égarés.

« Je n'ai pas vu passer un seul chevreau, jeune homme, Ou quel que soit le nom dont il faut qu'on vous nomme ; Car vous n'avez pas l'air d'un mortel comme nous ; Mais bien plutôt d'un Dieu qu'on adore à genoux. »

Secourez-moi ! Dites-moi où je suis. — Vous êtes à Ithaque. — O doux pays ! s'écrie-t-il en embrassant les rochers, ô rive désirée ! » Puis il craint d'être reconnu, et se tournant vers Minerve :

« Je vais vous expliquer ma joie immodérée, Berger, je ne suis pas d'Ithaque, et je la vois, S'il faut vous dire vrai, pour la première fois. Je suis marchand, j'habite une lointaine ville ; Mais, ayant autrefois consulté la sibylle,

Il me fut répondu que j'aurais de grands biens, Et serais le premier chez mes concitoyens, Si je pouvais jamais, dans un de mes voyages, Aborder vers Ithaque et baiser ses rivages, Et c'est pourquoi, berger, vous me voyez joyeux. — Prudent fils de Laërte, Ulysse astucieux,

(répond en souriant Minerve)

Bien fin qui te pourrait surpasser en malice ! Le plus adroit des Dieux échouerait contre Ulysse ; Mais nous sommes en ruse également savants, Moi, chez les immortels, toi, parmi les vivants. Ainsi donc, entre nous, ménageons notre verve. Ne reconnais-tu pas la déesse Minerve Qui, te suivant partout, t'entoure et te défend, Comme une mère tendre entoure son enfant ?

— Oui, je sais que toujours vous m'avez été propice, Déesse ; mais quand vous le voulez, vous trompez les yeux les plus habiles. » Alors, s'avançant vers la grotte, il s'écrie :

« Salut ! terre d'Ithaque, ô ma bonne nourrice ! Salut vieil olivier !... c'est moi, c'est votre Ulysse ! Et vous, nymphes des eaux, filles de Jupiter, Autant qu'aux jours passés votre asile m'est cher. Contentez-vous d'abord d'une simple prière ; Mais si, par le secours de Minerve guerrière, Je recouvre mes biens et rentre en ma maison, Le sang de mes chevreux teindra votre gazon. »

Les naïades sortent de la grotte ; elles chantent le retour d'Ulysse.

Le roi d'Ithaque allait interroger Minerve sur son père, sur son fils, sur sa femme ; Minerve, qui lit dans sa pensée, le renvoie à Eumée, son fidèle serviteur.

« Il t'aime avec tendresse, et, d'un œil vigilant, Prend soin que tes pourceaux ne manquent pas de gland. C'est lui qui te dira ce que tu veux apprendre. Or, écoute-moi bien ! — J'écoute. — Il faut cacher Soigneusement ton nom, même à ce bon porcher. Prends garde et ne te fais connaître dans Ithaque A personne, hormis à ton fils Télémaque. Sache que, non content de tes anciens travaux, Le Destin te condamne à des dangers nouveaux. — Ces dangers, où sont-ils ?

— Au sein de ta maison.

.....
Chez toi des ennemis saccagent tes trésors. Pénètre au milieu d'eux, sous quelque faux dehors, Et là, ne t'émeus pas d'un coup ni d'une injure.

Mais soutiens leurs affronts sans changer de figure.
Cachons auparavant, de peur qu'on ne les prenne,
Ton or et tes habits.

(Les naïades, aidées d'Ulysse, transportent ses richesses dans la grotte et promettent de veiller sur elles.)

Maintenant,
(ajoute Minerve)

Je vais éteindre ton regard,
Et dessécher tes traits comme ceux d'un vieillard ;
Tes beaux cheveux bouclés vont choir de ton front
[chaue,
Et, vêtu de haillons et d'un vieux manteau fauve,
Un bâton à la main, une besace au dos,
Serrée autour du corps par de méchants cordeaux,
Tu paraîtras à tous un mendiant vulgaire. »

Elle lève son javelot sur Ulysse, caché aux spectateurs par les naïades groupées autour de lui, et on le voit reparaître en vieux mendiant. Il s'éloigne, guidé par Minerve.

ACTE PREMIER.

La cabane d'Eumée, dans une vaste cour, elle est ouverte. — Une table se trouve placée de chaque côté des murs. — Dans un coin, on voit une petite statue de Jupiter. — Le jour baisse.

Eumée est sur le seuil, ainsi qu'un de ses serviteurs ; tous deux regardent au dehors. « Maître, dit le serviteur,

J'aperçois un vieillard vers qui nous s'achemine.
— Il s'arrête... pourquoi ? qu'est-ce qu'il examine ?
— Je crois qu'il n'ose pas entrer pour mendier.
— Non, je crois qu'il regarde Argos, le vieux limier.
— Voyez donc ! on dirait que le chien lui fait fête,
Il tombe. — Il est si vieux qu'il ne peut plus marcher.
— Quel est ce mendiant ? le connaissez-vous, maître ?
C'est étrange qu'Argos ait l'air de le connaître. »

Ulysse, un bâton à la main, la besace sur le dos, s'avance vers la cabane ; il se retourne et dit, en regardant le chien :

« Il est mort !... mort de joie en me reconnaissant !
Ah ! Minerve a bien su me changer pour les hommes,
Mais non pour mon vieux chien, meilleur que nous ne
[sommes.

Pauvre Argos !

(Il essuie une larme et, faisant quelques pas vers Eumée :) « Ce chien est-il à toi ?
— Son maître ayant quitté cette île, je l'ai recueilli. Mais toi, vieillard, pourquoi rôdes-tu solitaire à la chute du jour ?

— Mon ami, la misère est la loi la plus forte ;
C'est elle qui me pousse ainsi de porte en porte.
— Tu n'as donc point, vieillard, de fils laborieux ?
Car le fils doit nourrir son père infirme et vieux.
— J'en avais un... j'en fus séparé de bonne heure.
— Tu n'as donc point d'amis qui t'ouvrent leur demeure ?
— Changé comme je suis, par l'âge et le regret,
Aucun de mes amis ne me reconnaîtrait.
— Entre donc plus avant... ma cabane est petite,
Mais l'étranger est sûr d'une table et d'un gîte.
D'pose ta besace et t'assieds en repos,
Sur ces feuillages secs qui sont couverts de peaux.
Voici les restes froids du dîner de la veille,
Et des morceaux de pain au fond de la corbeille.
Ce vase contient l'eau mêlée avec le vin.
Mange et bois à ton gré ; quand tu n'auras plus faim,
Tu diras d'où tu viens, de quel nom tu te nommes,
Quels malheurs t'ont contraint d'errer parmi les hommes. »

Des porchers ramènent les troupeaux ; ils s'asseyent aux tables et chantent les malheurs de la guerre de Troie, qui les a privés d'un maître dont ils pleurent la mort. « Consolez-vous, dit Ulysse à Eumée,

Tel que l'on croyait mort est plein de jours, peut-être :
C'est quand on l'a pleuré qu'on le voit apparaître...
et je prends Jupiter à témoin que votre maître sera bientôt de retour.

Mais il laissa, dit-on, un père très-âgé ;
Est-il mort ou vivant, ce vieillard affligé ?
— Si tu veux le savoir, Laërte vit encore ;
Et mieux vaudrait pour lui le trépas qu'il implore.
Tout le jour il gémit et se couvre de cendre,
Car il pleure son fils qu'il a cessé d'attendre.
— Et Pénélope?... ainsi la nommait-on, je croi ?
Le bruit de ses vertus est venu jusqu'à moi.
A-t-elle à son mari gardé son cœur fidèle ?
Ou bien a-t-elle fait, comme tant, avant elle ?
— Sache qu'aucune femme, ayant un nom vanté,
N'a valu celle-ci pour la fidélité.
Depuis le premier jour qu'Ulysse alla vers Troie,
Elle n'a plus connu les fêtes ni la joie,
Et quoique de grands chefs aient recherché sa main,
Elle n'a pas voulu conclure un autre hymen.
C'est même ce refus qui cause sa détresse ;
Car tous les prétendants assiègent ma maîtresse,
Et tous dans son palais, installés à la fois,
N'en veulent pas sortir qu'elle n'ait fait un choix.
Prolongeant les festins jusqu'aux heures nocturnes,
Ils hoient tout le vin qu'on gardait dans des urnes ;
Ils mangent sans mesure au delà du besoin,
Et prennent les plus gras des porcs dont j'ai le soin.
— Il paraît que ton maître, ami, n'a point d'enfant ?
Car les biens sont sacrés quand un fils les défend.
— Tu te trompes ; mon maître a pour fils Télémaque.
C'est le plus accompli des jeunes gens d'Ithaque,

Et sois sûr que les jours viendront, où, plus âgé,
Il châtra tous ceux qui l'auront outragé.
— Plût aux Dieux que je fusse Ulysse ! Je veux bien
Qu'on me tranche la tête et qu'on la jette au chien
Si, tombant au milieu des prétendants impies,
Je n'exterminais pas à moi seul ces harpies.

— Ah ! ah ! disent en riant les porchers,
la chaleur du vin monte à la tête de ce
bon vieillard. »

Télémaque, revenant de chez le roi
Nestor, entre dans la chaumière. Ulysse
le contemple avidement, tandis qu'Eumée
le débarrasse de sa pique, puis ordonne :

« Qu'on apprête une broche et qu'on la mette au feu.

— Non, ce vin suffira,

(répond Télémaque)

Ne dérange personne,

(s'adressant à Ulysse qui se lève)

Reste assis, étranger ; toute place m'est bonne.

— Ce vieux mendiant prétend qu'il a
vu votre père, dit Eumée à Télémaque,
vous plaît-il de l'entendre ?

— O mon fils !

(dit Ulysse le dévorant des yeux.)

Pardonnez, ma langue est familière ;

Mais je me sens pour vous l'affection d'un père.

(Il lui raconte qu'il a connu Ulysse au camp
des Grecs.)

Comme il serait heureux, rentré dans sa patrie,

De serrer dans ses bras votre tête chérie !

— Bon vieillard, si mon père un jour doit revenir,

Qui le sait ? hors les Dieux instruits de l'avenir...

Garde cet étranger, dit Télémaque au
porcher,

Moi, je vais rassurer ma mère bien-aimée.

— Au moins, attendez-nous,

(dit le porcher)

Mon fils .. la nuit est sombre ;

Quelqu'un des prétendants peut s'embusquer dans

Nous allons visiter le bétail dans l'enclos, l'ombre.

Et puis nous vous suivrons, armés de javalots.

— Eh bien, soit ! »

Eumée et les porchers sortent. Seul avec
Ulysse, Télémaque lui dit : « Vieillard, puis-
que tu as connu mon père, je t'accorde en
son nom tout ce que tu peux désirer,

Parle ! — Mon fils ! — Pourquoi parais-tu si troublé ?

— Vous n'oubliez donc pas votre père exilé ?

— Moi... j'y songe sans cesse et je brûle d'envie

De voir ce chef illustre à qui je dois la vie.

Je me le représente éclatant, radieux,
L'œil fier, le front serein, enfin semblable aux Dieux.

Que je voudrais toucher cette main redoutée,

Entendre cette voix, des sages écoutée,

Pratiquer ses leçons, et, digne de son sang,

Exercer devant lui mon courage naissant !

Je viens de le chercher ; des bords du Cyparisse

Aux bords de l'Eurotas, je demandais Ulysse.

— Vous l'aimez donc beaucoup ? — Tu ne réfléchis

[guère,

Vieillard ; est-ce qu'un fils peut n'aimer pas son père ?

— Seriez-vous bien content de l'embrasser ? — Ah !

[Dieux !

— Embrasse-le, mon fils ; il est devant les yeux ! »

Mais Télémaque se recule ; il ne peut
reconnaître son père dans ce pauvre vieil-
lard. Ulysse lui explique que Minerve a
permis ce déguisement... Télémaque doute
encore.

« C'est un trop grand supplice.

(s'écrit le roi d'Ithaque.)

Voir mon fils et ne pas le serrer dans mes bras !

Ou rends-moi ma figure, ou parle-lui, Pallas !

(On entend une musique céleste annon-
çant la présence de Minerve.)

— Je ne sais quelle voix mystérieuse et douce

Me dit que c'est mon père et dans ses bras me pousse.

— Si tu ne veux pas croire aux serments solennels,

Vois mes larmes couler ; crois aux pleurs paternels !

(Télémaque se jetant dans les bras
d'Ulysse qui le retient embrassé.)

— Mon père ! — Reste là, mon fils, que je te voie !

Ah ! depuis bien longtemps c'est ma première joie.

Qu'il est beau ! qu'il est grand ! c'est un homme achevé.

Je le trouve plus beau que je ne l'ai rêvé.

Je ne puis m'arracher à ce baiser si tendre...

Il le faut, cependant ; on pourrait nous surprendre.

Écoute, et souviens-toi : Nous devons nous cacher,

Même de Pénélope, et même du porcher.

Nous nous verrons demain dans mon palais d'Ithaque ;

Là, nous concerterons notre projet d'attaque ;

Si j'y suis outragé, tolère ces affronts

Jusqu'au moment, mon fils, où nous nous vengerons.

Adieu ! »

Eumée, de retour, demande où est le
vieillard.

« Que sais-je ! répond Télémaque.

Tels sont ces vagabonds ; après qu'ils ont mangé,
Ils s'en vont brusquement, et sans prendre congé. »

Le jeune homme reprend sa pique et
part suivi des porchers, qui, dans leurs
chants, expriment le vœu que le fils de
leur maître chasse ses ennemis.

ACTE SECOND.

L'appartement de Pénélope. — Il fait nuit.

Les servantes infidèles veulent se rendre au festin des prétendants ; Euryclée, nourrice d'Ulysse, les menace de la colère de Pénélope ; elles restent avec les servantes fidèles. — La reine vient s'asseoir devant son métier et travaille en silence. — Les servantes fidèles se groupent derrière leur maîtresse, les infidèles se réunissent de l'autre côté de l'appartement. Après un moment de silence, Euryclée dit à Pénélope :

« O ma fille ! les chefs viendront chez vous ce soir ; Par un de leurs hérauts ils vous l'ont fait savoir ; Voulez-vous pas d'abord vous peindre la figure ? La femme la plus belle a besoin de parure, Et la plus vertueuse a toujours un désir De plaire, même à ceux qu'elle voit sans plaisir. — Ne me conseillez plus de me parer, nourrice, Je ne désire pas plaire à d'autre qu'Ulysse ; Je voudrais enlaidir du jour au lendemain, Pour éloigner de moi ceux qui cherchent ma main. Malheureuse ! voilà ma toile terminée ; Comment retarderai-je encor cet hyménée ? »

Ulysse, en vieux mendiant, est amené par Télémaque, qui le présente à la reine.

« Voici l'hôte dont je vous ai parlé, ma reine, Il a connu mon père en pays étranger, Dit-il, et s'il vous plait, on peut l'interroger.

(Télémaque va se placer derrière le siège de sa mère.)

— Approchez-vous, mon hôte, lui dit Pénélope)

— C'est donc vous que je vois, glorieuse princesse, (répond Ulysse cachant son émotion)

Vous, dont chacun s'accorde à vanter la sagesse. — Ah ! ne m'appellez pas glorieuse à cette heure, (reprënd amèrement la reine)

S'il est un triste nom pour la veuve qui pleure, Donne-le-moi, vieillard, car ma gloire a péri Du jour où j'ai perdu mon bien-aimé mari.

Comment vous nommez-vous ? Quel est votre pays ? Qui vous conduit chez nous ?

— Je suis fils de roi, dit le faux mendiant ; je me nomme Aëthon et régnais sur la Crète, lorsque, dans une tempête, j'ai reçu Ulysse et son armée, comme il se rendait au siège de Troie,

Je fus son hôte. — O Dieux ! Approchez, que je puisse Serrer aussi la main que sera mon Ulysse.

(Elle lui prend la main en pleurant.)

Parlez d'Ulysse encor ! — Vos pleurs vont redoubler... — J'aime que ce soit lui qui les fasse couler. Vous parlait-il de moi, quelquefois ? — Oh ! sans cesse : Il avait pour épouse une belle princesse, Il l'aimait tendrement ; parti contre son gré, Il regrettait beaucoup d'en être séparé. — Puis encore ? — Elle était aussi sage que belle, Il n'appréhendait pas qu'elle fût infidèle, Et ce qui redoublait encore son amour, Il en avait un fils aussi beau que le jour.

(Elle se lève, embrasse Télémaque, se rassied en ajoutant.)

— Et puis que disait-il ? — Je n'en ai plus mémoire, Mais toujours l'entretien était à votre gloire. — Laissons cela, songeons à bien vous recevoir.

Vous ressemblez à mon époux, votre voix aussi me rappelle la sienne. (S'adressant à Euryclée.) Va préparer la chambre de notre hôte.

Tu reviendras ensuite, et dans l'un des trépieds, Tu feras chauffer l'eau pour lui laver les pieds. »

Euryclée sort avec deux servantes fidèles. Bientôt, on entend un grand bruit ; ce sont les prétendants qui entrent en poursuivant de leurs outrages une des servantes. Pénélope s'efforce de calmer son fils, qui, sur l'ordre d'Ulysse, s'éloigne en regardant ses ennemis en face. Antinoüs, l'un des prétendants, au nom des autres princes, prévient la reine qu'ils sont fatigués de ses ruses.

« C'est ainsi que montrant ce voile commencé, » Attendez, disiez-vous, princes, qu'il soit tissé ; » J'achève ce linceul pour le vieux roi Laërte, » Afin que, s'il mourait, sa cendre soit couverte ; » Car on me blâmerait de laisser sans linceul, » Celui qui fut si riche et qui fut mon aïeul. » Vous le disiez... Le jour, vous tissiez votre voile, Et le soir, aux flambeaux, vous défaisiez la toile. Or, la toile est tissée en dépit de vous-même, Et vous cherchez en vain un autre stratagème. Je vous avertis donc, reine, que dès demain, Il vous faut résigner à conclure l'hymen. Choisissez qui vous plait ; prenez celui des nôtres Qui fera des cadeaux plus riches que les autres ; Aussitôt mariée à l'un de nous, celui Dont vous aurez fait choix vous mènera chez lui ; Les autres s'en iront ; si bien que Télémaque Pourra jouir en paix de ses biens dans Ithaque. Mais si vous prétendez nous amuser encor,

Nous resterons ici, dévorant son trésor ;
Car j'en fais le serment, nous n'irons pas chez nous
Que vous n'ayez d'abord fait choix d'un autre époux.

La reine leur répond « Que chacun
m'envoie ses présents, et je verrai... je
choisirai. » Puis, quand les prétendants se
sont retirés, elle pleure et dit à ses ser-
vantes de pleurer sur elle. Pendant leurs
lamentations, Euryclée ôte le trépied du
feu, verse l'eau dans un bassin, va vers le
faux mendiant, lui lave les pieds, et s'é-
crie :

« Ah ! je vous reconnais à cette cicatrice !
O ciel !... Ah ! mon cher fils !... Ah ! vous êtes Ulysse !
— Chut !... »

(dit le roi lui fermant la bouche et l'atti-
rant sur son cœur.)

Ne me perds pas, toi, qui m'as donné ton lait !
Ne dis rien... laisse agir les Dieux comme il leur plaît. »

Elle lui baise les mains en silence, lui
essuie les pieds et les parfume. Le faux
mendiant, s'approchant alors de Pénélope,
lui dit : « Cessez ces pleurs qui flétrissent
vos traits ; épousez un mari jeune et beau ;
Ulysse est mort... on a vu son tombeau. »

— N'importe, lui répond la reine, je me
garde à sa cendre... Mais je suis à bout de
tous mes stratagèmes.

— J'en trouve un, reprend-il. Ulysse
m'a parlé d'un grand arc que lui seul pou-
vait tendre. — Je sais ! dit Pénélope. —
Lui seul aussi pouvait aligner douze an-
neaux suspendus et faire passer au milieu
une flèche sans les toucher. — C'est vrai !
— Demain, dites aux prétendants : Celui
qui tendra l'arc d'Ulysse, qui fera passer
une flèche à travers douze anneaux de-
viendra mon mari.

— Merci ! la ruse est bonne et vient d'un esprit sage.
C'est l'heure de dormir, allez vous reposer.
Moi, je vais retrouver, de mes chagrins suivie,
Mon lit, baigné de pleurs, où la paix m'est ravie.
— Puisse un songe riant charmer votre sommeil !

(lui dit Ulysse. Puis il ajoute, la regardant
sortir :)

Dors ! chaste épouse, dors ! jusqu'au joyeux réveil. »

Télémaque rentre. Comme la nourrice
et les servantes sont encore là, il prend le

prétexte de savoir si son hôte n'a besoin
de rien, et l'attirant à l'écart :

« Avez-vous quelque chose à m'ordonner, mon père ?
— Demain, nous combattrons et nous vaincrons, j'espère. »

Prends toutes les armes, cache-les ; mais
garde pour toi une épée, une pique, un
bouclier. — Oui, mon père. — Aussitôt
que tu me verras lever un doigt en l'air,
mets l'épée à la main... Pallas fera le reste !

— Je vais laver enfin nos affronts dans le sang !
Oh ! quel beau jour, mon père ! oh ! que n'est-ce à
[présent !]

— C'est bien ! lui dit Ulysse le regardant
avec satisfaction ; mais, parle plus bas. Té-
lémaque s'éloigne en disant à Euryclée :

Conduis-le vers son lit pour qu'il fasse un bon somme.
— O mon maître ! mon maître !...

(murmure la nourrice à voix basse ; puis,
sur un coup d'œil d'Ulysse, elle reprend
à haute voix :)

Allons, venez, bonhomme ! »

ACTE TROISIÈME.

La salle du festin dans le palais d'Ulysse. — Les pré-
tendants sont à table. — Les servantes infidèles leur
versent à boire. — Quelques-unes se tiennent à leurs
côtés, et boivent avec eux. — On est au milieu du
jour.

Des chœurs de serviteurs, de servantes
infidèles et de porchers se font entendre
alternativement. Les premiers chantent
l'orgie ; les derniers la maudissent.

Ulysse se présente à la porte pour men-
dier, on le chasse. Télémaque arrive au
bruit et lui envoie porter un morceau de
pain, par Eumée, en lui faisant dire qu'il
peut entrer. Ulysse entre, s'adresse à cha-
que prétendant, un seul lui est charitable,
les autres le repoussent avec dureté ; et
l'un d'eux, même, lui jette à la tête un
marchepied. A cette vue Télémaque tire
à moitié son épée, mais il la rentre dans
le fourreau sur un signe de son père, qui,
s'écrie :

« Jupiter ! ami des mendiants, venge-moi ! »

Pénélope, tenant l'arc d'Ulysse, entre
suivie de ses femmes portant le carquois et

les anneaux ; elle propose aux prétendants de tendre l'arc, et de faire passer une flèche à travers les douze anneaux, sans les toucher. « Celui qui réussira, dit-elle, deviendra mon mari. (Elle regarde Ulysse, qui du geste l'encourage.)

Il faut pour tendre l'arc, il faut pour viser juste, Être adroit comme Ulysse et comme lui robuste. Mais je ne puis sans honte, après Ulysse mort, Choisir un autre époux moins adroit et moins fort.»

Les prétendants acceptent l'épreuve ; tous échouent... Alors, Télémaque dit à Pénélope : « Rentrez avec vos femmes, ma mère, distribuez-leur la laine et les aiguilles ; votre place n'est pas dans un festin. » Pénélope approuve le sage conseil de son fils et s'éloigne, suivie de ses femmes.

Ulysse tend l'arc ; Ulysse fait passer une flèche au travers des anneaux ; Ulysse est victorieux et s'écrie :

« Il s'agit maintenant d'un tout autre exercice, Voyons, si Jupiter veut que j'y réussisse. »

Il fait un signe à Télémaque, qui s'arme ; Ulysse tend l'arc de nouveau et tue Antinous. Puis, versant toutes les flèches à ses pieds et quittant ses haillons, il s'écrie :

« Ah ! chiens !

Vous ne m'attendiez pas quand vous pilliez mes biens ; Vous me croyiez encor sous les murs de Pergame, Lorsque, de mon vivant, vous courtisiez ma femme. Sans pudeur, sans remords, sans avoir sous les yeux Le blâme des humains, ni le courroux des Dieux. Ah ! vous ne saviez pas qu'au jour de la justice, Terrible, armé du glaive, apparaîtrait Ulysse ! »

Les prétendants avouent leurs torts envers lui, et offrent de les réparer... Mais il est inflexible. Télémaque ainsi que les porchers se rangent du côté du roi : une bataille générale s'engage. La toile tombe.

ÉPILOGUE.

La cour du palais d'Ulysse. — Par une porte qui ouvre sur la salle du festin, on aperçoit les cadavres des prétendants entassés les uns sur les autres. — Au milieu de la cour, au pied d'un olivier, est la statue de Minerve. — Ulysse, vêtu d'habits magnifiques et tenant un sceptre, est assis devant la statue. — Près de lui Télémaque se tient debout appuyé sur son épée, de l'autre côté est Eumée.

Les porchers apostrophent les corps des prétendants.

« Ces hommes n'étaient point amis de la justice, (leur dit le roi)

Et c'est pourquoi les Dieux ont permis leur supplice. Mais cependant, porchers, contenez vos transports, Car il n'est pas pieux d'insulter à des morts, Respectons-les ; lavons la poudre qui les souille, Et dressons un bûcher pour brûler leur dépouille.»

Euryclée fait ranger d'un côté les servantes fidèles, de l'autre les servantes infidèles. Ulysse ordonne que celles-ci seront pendues au sommet de la tour et les fait emmener par les porchers ; puis il dit à Euryclée :

« Va, nourrice, à présent : fais descendre ma femme. (Pénélope entre avec lenteur.)

— Ma mère ! lui crie Télémaque, venez vite embrasser votre époux ! (Elle regarde Ulysse et se tait.) Pourquoi restez-vous ainsi stupéfaite ? reprend le jeune homme. Après une aussi longue absence !

Il faut que votre cœur soit plus dur qu'une roche.

— Je me sens tellement émue à son approche, Mon fils, que je n'ai pas la force de parler, A peine si, de loin, j'ose le contempler.

— C'était lui ! ce vieillard qui demandait l'aumône.

(reprend la nourrice)

— Et comment se fait-il qu'il fût alors si vieux, Et qu'il soit à présent jeune et semblable aux Dieux ?

— Il était transformé par Minerve, répond Télémaque.

— Si c'est Ulysse, il peut dissiper mes soupçons ; Qu'il dise un des secrets que nous seuls connaissons. — Le temps triomphera de ce cœur si farouche.

(dit en souriant le roi ; puis s'adressant à Euryclée :)

Nourrice, je suis las ; fais préparer ma couche,

— Oni, ajoute Pénélope, le regardant fixement,

Prépare ce beau lit, couvert d'un dais royal, Que l'on a transporté hors du toit nuptial.

(Cet ordre de Pénélope paraît affliger Ulysse.) — O reine, lui dit-il,

Qui donc a transporté ce lit ? par quel prodige ?

C'est chose difficile ; en voici la raison :

Un énorme olivier ombrageait ma maison ;

Je le coupai moi-même à trois pieds de la terre,

J'en fagonnai le tronc à l'aide de l'équerre ;

J'en fis le pied d'un lit qu'on ne peut détacher,

Et construisis autour notre chambre à coucher ;

Si bien qu'il eût fallu pour transporter ma couche,

Déraciner d'abord et déplacer la souche...

— Ah! c'est lui! c'est Ulysse! s'écrie Pénélope courant à son mari et lui jetant les bras autour du cou.

C'est toi; car notre lit n'est connu que de toi.
Te voilà! Ce bonheur n'a pas été le nôtre,
De passer nos beaux ans l'un toujours près de l'autre;
Mais je te vois enfin, Ulysse, cher époux!
Nous vieillirons ensemble et c'est encor bien doux.
— Soyez bénis, ô Dieux qui me rapprochez d'elle,
Et qui me la rendez si sage et si fidèle!
— Ne sois pas irrité contre moi; j'avais peur,
De me laisser surprendre aux ruses d'un trompeur.
— M'irriter! chère épouse! oh! non pas! tout à l'heure,
J'avais peine à cacher ma joie intérieure;
J'admirais ta prudence et me taisais exprès
Pour voir par quels moyens tu me reconnaîtrais.
Ah! le sort m'a payé de ma longue disgrâce!
Pénélope! mon fils! quoi! c'est vous que j'embrasse!

Une grande clarté paraît, et l'on voit Minerve, en déesse, sur un nuage. Les porchers, les servantes s'agenouillent. Minerve dit à Ulysse :

« Je t'ai rendu ta femme et ton pays d'Ithaque;
Vis en paix : tu verras les fils de Télémaque.
Je te laisse à toi-même, et m'en vais dans les cieux,
Me nourrir d'ambroisie, à la table des Dieux. »

Minerve disparaît. Ulysse, reconnaissant, lui promet de faire fumer sur son autel le sang d'une génisse. Puis, suivi de

Télémaque et prenant Pénélope par la main, il dit, en s'éloignant :

« Allons voir maintenant mon père vénéré,
Et montrons-lui vivant le fils qu'il a pleuré. »

Les porchers et les servantes chantent en chœur cette strophe :

« Ne méprisons jamais l'apparence indigente;
Les dehors sont trompeurs, la fortune est changeante;
La justice, elle seule, a de constantes lois.
Nul éclair, ce matin, ne présageait la foudre;
Ce soir, les orgueilleux sont couchés dans la poudre,
Et l'humble mendiant siège au trône des rois. »

Puis la toile tombe.

Cette tragédie, dont vous admirerez les beautés simples et naturelles, est imitée de l'Odyssée, poème de l'immortel Homère; elle vous donnera une idée des mœurs antiques, et vous fera renouveler connaissance avec ce jeune Télémaque dont le pieux Fénelon vous a raconté les voyages à la recherche de son père; elle vous montrera Pénélope, l'exemple des épouses, le rusé Ulysse, sa nourrice Euryclée, et jusqu'à son pauvre chien, qui le reconnaît... malgré Minerve! L'espace seul m'a privée du plaisir de vous rendre compte plus tôt de cette œuvre si vraie et si touchante.

J. J. FOUQUEAU DE PUSSY.

CHRONIQUE MUSICALE.

Nous essayerons de combler aujourd'hui un long arriéré, en donnant un résumé succinct des ouvrages lyriques parus depuis notre dernière revue.

Le Juif Errant marche toujours... à l'Opéra, comme dans la légende: chaque soir consolide le succès de la savante partition de M. Halévy.

Dans le rôle de contralto on remarque particulièrement la légende du premier acte : *Pour expier envers lui ses outrages*; la romance : *A moi ta sœur, ta sœur et ton amie*; le duo, contralto et baryton : *Théodora qu'ici le ciel m'envoie*; et dans le rôle de soprano, l'air *O merveille, ô prodige*; et le duo pour soprano et ténor : *Le ciel nous réunit, ô mon frère, en ces lieux*.

La première pièce en date à l'Opéra-Comique est le *Carillonneur de Bruges*, paroles de M. de Saint-Georges, musique d'Albert Grisar. Cette composition est recommandable dans son entier; les moindres détails y sont traités avec un soin consciencieux et une science sans fadeur ni prétention. Parmi les morceaux qui ont déjà une grande popularité, nous citerons d'abord et surtout un boléro pour soprano : *Ah! c'était un vaillant alcade*, qui est original, après tant de boléros, et ravissant entre tous les charmants morceaux qui l'entourent; un duo pour voix de femme : *Ah! dans mes bras, ma sœur*; les couplets : *Ce bouquet, ma noble princesse*; le quatuor dramatique, *Ecoutez ma prière*, et la

romance, *Quand nos malheurs allaient finir.*

Vient ensuite *Farfadet*, libretto de M. de Planard, musique de M. Adolphe Adam. C'est un petit acte dans le genre des *Rendez-vous bourgeois*; on y trouve le même mobile : la peur, et une gaieté franche qui, ainsi que le prouvent toutes les représentations, est fort contagieuse.

M. Adam a mis là, suivant son habitude, des mélodies faciles qui s'installent du premier coup dans la mémoire. Tout le monde connaît déjà les couplets : *A la fête du village*; le quatuor : *Ce vieux moulin est fait exprès pour les lutins*, et le duo final, terminé en quatuor : *Ah! c'est de la magie.*

Madelon, deux actes de MM. Sauvage et Bazin, a sa juste part dans les récents succès de l'Opéra-Comique. C'est une musique facile et sans prétention. La partie de mezzo-soprano est la principale. Les couplets : *Me voilà ! tra, la, la, tra, la, la, me voilà !* ont de l'entrain et de la facilité, et l'air : *Si je leur fais bonne mine*, est d'une agréable facture. La romance : *Regardez, Arthur, ces deux fleurs jolies*, pour ténor ou mezzo-soprano, est une idée pleine de fraîcheur et de grâce.

M. Aimé Maillart, l'auteur de *Gastibelza*, dont le succès est loin d'être oublié, et qu'un acte frais et mignon, le *Moulin des tilleuls*, rappelle de temps à autre aux habitués de l'Opéra-Comique, a écrit la musique de la *Croix de Marie*, de MM. Lockroy et d'Ennery, et s'est heureusement inspiré des naïves mœurs bretonnes exposées dans cette pièce.

La légende : *le Baiser de la Vierge*, *Jadis l'esprit du mal*; la cantilène : *les fleurs d'automne*, *O vous, que Dieu nous donne*; l'air : *Jours heureux, jours si purs de l'enfance*, sont des morceaux pleins de sentiment et de grâce, et ils ont l'avantage d'être édités pour mezzo-soprano, ce qui les rend accessibles à des voix peu étendues.

Le dernier arrivé de ces ouvrages qui se partagent un succès inépuisable, le dernier arrivé est le *Père Gaillard*, paroles de M. Sauvage, musique de M. Henri Reber, compositeur fort connu déjà par diverses mélodies, qui ont le charme de celles de Schubert.

Le *Père Gaillard* a des qualités solides, une gaieté dont le rire ne va pas jusqu'aux éclats, un comique qui reste en deçà de la bouffonnerie, une science qui se laisse deviner, mais ne s'affiche pas; ce qui explique la réussite calme d'abord, mais chaque jour progressive et plus assurée qu'il obtient.

Voici quelques-uns des morceaux de chant qui abondent dans cette partition. La pastorale : *A l'écho du rocher*; le duettino pour mezzo-soprano et basse : *A tantôt, à bientôt*; les airs de soprano : *Ah! je suis une femme heureuse*, et *Du luxe et de l'opulence*; la ronde normande : *Non, foi de Magloire*; le petit trio de femmes : *Réponds à la voix de ta bonne mère*; enfin, et par-dessus tout, l'air vif et original : *Expliquez-vous, expliquez-vous.*

Nous n'avons quitté M. Adolphe Adam à l'Opéra-Comique, que pour le retrouver au Théâtre-Lyrique. Le *Farfadet* a une sœur, la *Poupée de Nuremberg*. Elle est de quelques jours son aînée, mais la ressemblance est grande au point de les croire jumeaux, ce dont personne assurément ne songe à se plaindre.

La musique de la *Poupée* a les qualités de celle du *Farfadet*. Le duo de la valse pour soprano et baryton : *Me voilà, oui, c'est elle*, est depuis longtemps dans toutes les bouches. Le grand air : *Où suis-je? Qui suis-je? Quel prestige!* est un agréable morceau d'étude, et les couplets : *Quand je commande, attention! silence!* sont pleins d'entrain et de joyeuse malice.

Nous terminons avec le même compositeur par un succès plus récent et plus grand encore, si l'on peut dire, que ses devanciers. Si j'étais roi! s'est emparé de

l'affiche du Théâtre-Lyrique, et ne semble pas disposé à s'en dessaisir. Ces trois actes abondent en idées neuves, en mélodies faciles, en effets ingénieux, et on s'accorde à le considérer comme un des meilleurs ouvrages du maître.

Au premier acte, se trouve un nocturne pour mezzo-soprano et baryton : *Du tendre oiseau, la mélodie*; au deuxième acte, le grand air de Néméa : *De vos nobles aïeux et de votre couronne*; au troisième, les couplets : *Entends-tu sous les bambous, l'oiseau moqueur qui bavarde ?* et le duo de Zélide et de Piphéar (soprano et ténor) : *Tant d'or à vous, ô ciel ! tous morceaux de facture excellente et unanimement applaudis chaque soir.*

Le même théâtre vient de donner *Flore et Zéphire*, opéra-comique en un acte, de MM. de Leuven et Ch. Deslys, musique de M. E. Gautier, et compte un franc succès. L'orchestration est traitée avec un soin habile et heureux, ce qui ajoute à l'importance de ce court ouvrage. L'ouverture est loin d'être bruyante, mais elle contient en

gés avec goût. Le duo bouffe : *Avec mon habit de satin*, n'a pas cessé d'être applaudi depuis la première soirée. Les couplets : *Il pleut toujours*, auxquels est ingénieusement mêlé le vieil air : *Il pleut, il pleut, bergère*, chantés dans une situation comique, sont couverts de bravos et répétés à chaque représentation; et le morceau d'ensemble : *Souvenir de jeunesse*, a une véritable valeur musicale.

Ces diverses productions ont fourni aux compositeurs de musique de piano, de nombreux motifs, la plupart du temps heureusement exploités; entre autres : la *Fantaisie* de Rosellen, sur le *Juif-Errant*; la valse de *Galathée*, d'Ething, et le *quadrille*, de Schubert; la valse de Burgmuller et la polka-mazurka, de Pasdeloup sur la *Croix de Marie*; la valse de Burgmuller, sur la *Poupée de Nuremberg*; et deux quadrilles de Schubert, sur le *Père Gaillard*.

Nous citerons encore parmi les nouveaux morceaux de danse : *Paola*, polka-mazurka de B. Frantz.

JULES LOUVET.

Économie Domestique.

MÉDECINE DOMESTIQUE.

Il arrive souvent que les ouvriers travaillant le fer et le bois, les ouvriers maniant l'aiguille, se font des piqûres qui ne saignent pas, et qui peuvent provoquer

des panaris fort douloureux. Un excellent et prompt remède : c'est de tenir la piqûre au-dessus de la fumée de papier qu'on fait brûler.

DÉCOCTION CULINAIRE.

Au moment de faire un ragoût on ne trouve pas toujours sous sa main tous les ingrédients nécessaires. Madame Aglaé Adanson a inventé une préparation qui les contient tous.

Mettez dans une casserole une forte poignée de sel, une cuillerée à café de poivre, une pincée de muscade, quatre clous de girofle, quatre feuilles de laurier, deux branches de thym, six gousses d'ail, huit

échalottes, une poignée de persil, une cuillerée à café de coriandre, deux branches d'estragon, deux cuillerées de vinaigre blanc, deux carottes coupées en tranches, deux oignons coupés de même, deux branches de céleri, une poignée de cerfeuil, une branche de basilic, une poignée de morilles, versez sur tout cela une chopine d'eau bouillante et faites-la réduire de manière à ce que, passée à travers une flanelle, il

ne vous en reste plus qu'un verre. On en met une cuillerée dans chaque sauce.

Cette décoction se conserve dans des

flacons bien bouchés et peut se garder au frais deux mois l'été et quatre l'hiver.

CORRESPONDANCE.

Chère et bonne,

Le jour du retour du prince Louis-Napoléon, nous étions, mes amies et moi, réunies sur un des balcons du bureau de notre journal, et nous regardions défiler, bannière en tête, comme dans une procession : les différents marchés de Paris, des ouvriers de divers états, des paysans des villages voisins, leur maire et leur curé qui allaient prendre place dans le jardin des Tuileries... c'était un curieux spectacle sur lequel je te ferai part de nos petites observations.

« Ne trouvez-vous pas, Mesdemoiselles, que notre sexe est déplacé dans ces fêtes publiques? nous dit Berthilde.

— Je suis parfaitement de votre avis, lui répondis-je; aussi n'y verrez-vous jamais une demoiselle bien élevée.

— Ces jeunes filles, en robe blanche, la poitrine traversée par une écharpe verte (couleur de la livrée de la maison du prince), représentent les *dames de la halle*, c'est-à-dire des marchandes de poissons, de fruits et de légumes... Ces dames se sont toujours mêlées de politique.

— Elles paraissent toutes plus laides les unes que les autres, dit Marie, mais on le serait à moins : la tête nue, en robe de mousseline... Si on brûle au soleil, en revanche, on gèle à l'ombre.

— Voilà les *dames du marché du Temple*. Elles vendent des vieux souliers, du vieux linge et jusqu'à des vieux matelas; elles revendent aussi des chapeaux, des dentelles, des fleurs artificielles, des plumes, du clinquant et des perles... c'est la rue Vivienne des gens pauvres qui veulent paraître riches. Quelques-unes de ces dames sont assez jolies; elles portent des écharpes violettes.

— Voilà les anciens soldats de l'Empire, s'écria Louise. Eh bien! c'est triste!... Ces vieillards : les uns voûtés, les autres se redressant avec effort, ceux-ci s'appuyant l'un sur l'autre; ces costumes devenus trop grands, trop larges ou trop étroits, et surtout trop lourds pour ceux qui les portent... Cela ne doit pas rappeler les soldats de l'Empire, mais leur charge, et, pour l'honneur de la *grande armée*, je ne voudrais plus permettre, si j'étais le chef de l'État, de pareilles exhibitions.... Qu'en pensez-vous, Jeanne?

— J'approuve votre susceptibilité, ma chère, il y a des choses qui ne doivent se montrer que dans le souvenir. Entendez-vous?... la musique de la garde nationale leur joue cet air composé par la reine Hortense sur des paroles dont l'auteur est inconnu.

Vous me quittez pour aller à la gloire,
Mon triste cœur suivra partout vos pas;
Allez, volez au temple de Mémoire,
Soyez heureux, mais ne m'oubliez pas!

— Les *vieux débris de l'Empire*, comme on dit, crient : Vive l'Empereur ! Ils l'ont tant crié dans leur vie, alors que Napoléon représentait pour eux : la patrie, la gloire, la famille!... Mais à présent, notre armée est calme, elle ne crie pas sous les armes.

— Voilà la garde nationale à cheval qui conserve avec peine, dans ses rangs, l'ordre militaire. Ce n'est pas étonnant, chacun de ces messieurs allant tout seul à ses affaires, à la promenade ou à ses plaisirs, son cheval a pris la même habitude.

— Mais en revanche, voilà notre belle cavalerie qui accourt, rangée comme sur du papier. Quel joli petit timbalier de cuirassiers!... Comme il frappe de ses baquettes avec grâce!... Son cheval blanc a

la tête ornée d'un héron blanc, entouré de plumes d'autruche, les unes rouges, les autres bleues; deux trompettes tiennent chacun une de ses rênes... il en a l'air bien fier.

— Voilà le prince !... Il est en habit de général, sa tenue est simple et digne. Quel beau cheval arabe il monte, et comme il le monte bien ! Ses ministres, cet état-major qui le suit, forment un brillant spectacle !

De riches bannières continuèrent à défiler devant nous; on y lisait ces paroles du prince, à Bordeaux : *L'Empire, c'est la paix*. Sur d'autres : *Vive Napoléon III !* ou bien : *Vive le sauveur de la France !* enfin, Paris avait un air moyen âge, imité de notre grand opéra... et le peuple paraissait très-content de passer sous l'arc de triomphe qu'il venait d'élever lui-même. »

Nous nous séparâmes, et Florence revint avec moi pour m'aider dans l'explication de notre planche XI. Nous nous assîmes la tête un peu fatiguée par le bruit, le grand air, le soleil... ce qui veut dire que nous te demandons toute ton indulgence.

Le n° 1 est un col *Mazarin* ou *mousquetaire*, qui se brode au plumetis, en œils de perdrix et en points à jour, ou bien en roues, aux places où se voient des étoiles. Ce col est entouré d'un feston.

Le n° 2, *Marie* ou *Maria* (si l'on veut remettre l'A à la place de l'E), se brode au plumetis, l'écusson se brode aussi au plumetis et de plus au point d'arme.

Le n° 3, *Blanche*, se brode au plumetis.

Le n° 4 est un semé pour gilet ou pour pièce de poitrine d'une chemise d'homme.

Le n° 5 est un entre-deux qui se brode au plumetis, entre les plis d'une chemise d'homme.

Le n° 6 est un bouquet de roses et d'oreilles d'ours. Le fond se fait blanc. Ce bouquet se sème sur des chaises et des fauteuils, sur un devant de cheminée ou sur une descente de lit.

Le n° 7, ce sont les signes qui représentent les couleurs employées dans ce bouquet.

Le n° 8 est une pantoufle dont le dessin, formé de raies noires et de raies ponceau, s'exécute ainsi.

Tu as fait tracer tes pantoufles sur du canevas, tu achètes une pièce de petit lacet de soie jaune d'or, tu la coupes en morceaux qui suivront la longueur de la pantoufle; tu attaches 5 morceaux l'un à côté de l'autre, ainsi que tu le vois sur ce modèle; tu prends de la laine noire, tu fais, de chaque côté deux points de tapisserie en couvrant le 1^{er} et le 5^e et dernier morceau de lacet; au second rang, tu ne fais que deux points ainsi qu'au 3^e et au 4^e; puis au 5^e tu fais encore, de chaque côté, deux points en laine noire et continues, avec cette laine, autant de rangs que ce modèle en indique. La raie d'à côté se fait de même, mais en laine ponceau. Avec ce dessin on peut aussi broder un cabas, ou le dessus d'une ménagère.

Le n° 9 ce sont les couleurs employées dans cette tapisserie.

Le n° 10 représente *l'Hiver*, il complète les dessins que je t'ai envoyés et s'exécute de même, en reprises, sur filet carré. Ces quatre saisons feraient des coussins de tête-à-tête, des pelotes, un milieu pour tapis de lit... il ne faut que changer de moule et de fil.

Le n° 11... Je m'arrête pour te dire: achète du papier blanc anglais, à 15 centimes la feuille.

Une petite bouteille de jaune liquide.

Des feuilles assorties, 50-centimes la grosse.

Tu as du papier glacé, gros vert, — du papier serpente vert pâle, — une bobine de soie plate, verte, — du fil de fer nommé *baguette* et du tulle de coton.

Pour le cœur d'une pâquerette.

Prends une carte à jouer, tailles-en deux ronds larges chacun comme une pièce de 20 centimes, colle-les l'un sur l'autre;

fais-y deux trous au milieu avec une épingle, entre, dans l'un des trous, l'extrémité d'un morceau de *baguette* long de 4 centimètres, fais-la sortir par le second trou, tortille-la autour de la *baguette*, sous, et très-près de ces ronds. Verse du jaune dans une soucoupe, laisses-y tremper un morceau de tulle; délaye de la farine dans de l'eau de gomme arabique, ajoutes-y du jaune; avec ton pinceau, mets sur les ronds une couche de cette colle, épaisse de 3 millimètres; recouvre-la avec le tulle, serre-le fortement au-dessous de ces ronds, en l'attachant avec de la soie tournée sur la *baguette*; suspends ce cœur afin de le laisser sécher.

Pour une pâquerette.

Taille, en papier blanc, un modèle sur le n° 11, pose-le sur une pelote, et, avec le dos de tes ciseaux, marque deux raies à partir du haut des pétales jusqu'au bas; avec ton pinceau, enduis de colle le dessous du cœur, passe la *baguette* au milieu de ce modèle; rapproche-le sous le cœur; prends le modèle n° 12, place-le sur une pelote, avec ton dé à coudre, creuse ce modèle, enduis de colle le dessous du centre du modèle n° 11, passe la *baguette* au milieu du modèle n° 12 et rapproche-le sous le n° 11, de manière à ce qu'il y soit collé, excepté ses 6 feuilles.

Pour le bouton ouvert.

Recourbe l'extrémité d'un morceau de *baguette*, couvre-la de ouate, gros comme un noyau de cerise, recouvre cette ouate de colle, passe la *baguette* au milieu du n° 13, rapproche-le de la ouate de manière à la couvrir entièrement et qu'il n'y ait que le bout des pétales qui n'y soit pas collé, enduis de colle le dessous du centre de ce modèle, passe la *baguette* au milieu du n° 12, que tu rapproches du n° 13, de manière à ce qu'il y soit entièrement collé.

Quand on habite la campagne, on peut cueillir des pâquerettes et en conserver les calices : on les emploie à la place du n° 12.

Je ne te répéterai pas comment on entoure légèrement de ouate la *baguette*, comment on la couvre d'une bande de papier serpente large de 3 millimètres, tu le sais... mais je te dirai que ces petites fleurs forment sous les passes des chapeaux de délicieuses guirlandes, mêlées à du tulle, à de la gaze.

Le n° 14 représente une branche de cette fleur, mais en plus petit. Nous avons toujours si peu de place pour tout ce que nous mettons sur ces planches.

Le n° 15 est un bonnet de nuit, formé de bandes brodées à l'anglaise, cousues, à peine froncées, sur le bonnet; deux bandes pareilles forment les barbes.

Le n° 16 est un gilet qui se fait en piqué ou en jaconas. Tu vois que c'est à peu près la forme d'un corsage de robe. Ce qui fait basquine s'arrête à la couture qui joint le devant au dos.

Le n° 17 est une manche qui a deux coutures : une devant, une derrière.

Ici finit la planche de la petite édition.

Les n°s 18 P. B. 49 *Victoria*. 20 *Isabelle* se brodent au plumetis.

Le n° 21 est un entre-deux qui se brode à l'anglaise.

Les n°s 22, 23, 24, 25, 26 P. R. T. U, et *Jules*, se brodent au plumetis, sur mouchoir d'homme, en coton blanc ou rouge.

Le n° 27 est la passe d'un bonnet de baptême qui se fait en mousseline, et se brode ainsi : les 4 pétales au passé, les dessous formés de deux lignes, en point de feston, et la place où sont les points noirs se découpe... regarde le fond.

Le n° 28 est ce fond qui se festonne tout autour et se coud à la passe, par le feston.

Le n° 29 est le dessin et le patron de la pièce d'épaule d'un tablier de petite fille. Le devant se coud froncé depuis A jusqu'à A, le dos se coud de même, de B jusqu'à B. Les jokeis se cousent au devant et au derrière, du tablier, de X à X, le long

de l'ouverture faite pour laisser passer les bras.

Les n^{os} 30 et 31 sont deux dessins pour volants, ou bas de jupon, ils se brodent au plumetis et en point de rose.

Le n^o 32 C N se brode au plumetis.

Les n^{os} 33, 34, 35, 36, 37, 38, 39, 40, 41, 42, 43, composent le devant d'une chemise d'homme, ouverte derrière. On emploie de la percale de 85 centimètres de large. Sur le devant on lève une bande de 15 centimètres qui sert à rélargir un des côtés des manches que l'on taille de manière à ce qu'elles n'aient pas de gousset sous le bras. Les n^{os} 33 et 43 se taillent en toile ou en plus belle percale. Le patron n^o 33 peut n'avoir qu'un pli au milieu du devant et un de chaque côté de la poitrine pour cacher la couture, alors, le reste de ce patron se couvre d'un semé brodé au plumetis.

Le n^o 44 est une partie du tablier de petite fille, il se taille dans un morceau de percale de 5 quarts de large, et se fronce devant et derrière à la pièce d'épaule. L'été, ce tablier peut servir de robe.

Le n^o 45 est la moitié d'un manteau *mousquetaire*, les chiffres indiquent la hauteur et la largeur en centimètres. C'est le manteau Talma, pointu derrière, et ouvert de chaque côté pour laisser passer les bras, si l'on veut.

Le n^o 46 est la moitié du dessous du capuchon.

Le n^o 47 est la moitié du dessus; il se coud au-dessous, en dedans, le long des X.

Ce capuchon se double de soie et se coud au manteau, ainsi que les signes l'indiquent. Ce manteau se taille en drap, ou en mérinos.

Le n^o 48, *Adrienne* dans une feuille de vigne. Le n^o 49, C V S dans un écusson surmonté d'une couronne de baron, se brodent au plumetis.

Le n^o 50 F. A. dans un écusson, se brode au point de rose.

Et le n^o 51, dessin de bas de jupon, se

brode à l'anglaise et se festonne au point de rose.

C'est fini!... Ne trouves-tu pas, Florence, que nous avons été bien vite, aujourd'hui?

— C'est qu'on ne travaille jamais aussi facilement que quand on s'est distrait un peu.

— Je me trouve si bien d'être seule... chez moi... avec toi.

— C'est qu'il faut voir le monde pour aimer la solitude : l'un donne du prix à l'autre... Qu'avons-nous encore à décrire?

— Notre gravure de modes : Une jeune fille en toilette de bal ou de soirée ; la tresse qui la couronne est formée d'une mèche de cheveux, d'un velours noir et d'un ruban rose ; l'autre jeune fille est en costume de ville. Les velours seront toujours de mode pour ornements. Ce manteau est monté à une pièce d'épaule. Au lieu de ce nœud de ruban que le dessinateur a mal rendu, je te conseillerais de petites têtes de plumes noires posées de chaque côté... car je présume que tu auras une capote de satin noir.

— Tu as aussi ton rébus à expliquer.

— Oui ma bonne amie : *chaque 1 à son tour*. Ce qui...

— Je te dispense de plus amples explications, mon intelligence est satisfaite. As-tu reçu beaucoup de lettres?

— Oui, une entre autres où l'on me demande la prononciation de quelques-uns de ces noms allemands que nous sommes condamnées à lire. Voici ma liste, copie-la je te prie.

Michel Ange	Mikel Ange.
Meyerbeer	Maerber.
Goethe	Guedthe.
Scheffer	Cheffeur.
Kotzbuë	Kotzebu.
Gluck	Gluck.
Hændel	Henndell.
Weber	Vébeur.
Beethoven	Béthovénn.
Le Lloyd	Loïdd.
Le Zolverein	Tsolfeurénn.

Metternich	Metteurni-e.
Liszt	Listt.
Franz Schubert	Frantss Choubourtt.
Mendelssohn	Menndelsónn.
Windischgraetz	Viandichgréétss.
Radziwill	Ratsivill.
Radetzki	Radétski.
Kossuth	Kossoutt.
Dembinski	Demmbinnsski.
Potsdam	Potssdam.
Schiller	Chilleur.
Lessing	Lessingue.
Uhland	Oulanndd.
Schwarzemberg	Chouartsemmergg.
Lichtenstein	Lichtennchtén.
Klopstock	Kloppchtock.

— Tu n'as pas la prétention d'enseigner à prononcer tous les noms propres du Nord ; je vois que tu n'as choisi que les plus connus et les plus faciles. Mais, par exemple, comment lirais-tu : *Tpsnlipstpsnff* ? nom d'une princesse russe.

— Je ne le lirais pas du tout, à moins de l'avoir entendu prononcer.

— Et le nom de ce musicien de notre opéra qui avait fait graver sur ses cartes de visite : *Schneitzhæffer*, prononcez *Bertrand*.

— Je dirais Chénnsseffeur. C'était un plaisant. Il avait un chien auquel il disait :

« Donne le la ! » et le chien donnait le la.

Mais, parlez-moi des noms indiens ! un enfant les bégayerait dans les bras de sa nourrice. C'est : *Madame Oumamohidachi*, Monsieur *Ramechondondescan*... ces noms sont aussi longs que les autres, c'est vrai, mais au moins ils ont des voyelles !

— A présent, causons toilette. Crois-tu que nos modes changent cet hiver ?

— Je ne le crois pas ; nous sommes habillées trop à notre avantage : depuis la capote évasée jusqu'à la bottine à talon. Les femmes de nos jours sont plus intelligentes que celles du temps de l'Empire, qui portaient leur ceinture sous les aisselles et se faisaient couper leurs longs cheveux noirs, afin de pouvoir se coiffer d'une perruque blonde, à la *Titus*. Maintenant, les dames se trouvent jolies en obéissant à la mode qui règne depuis deux ans, elles s'y tiennent... que nos amies s'arrangent en conséquence ; cependant si, au retour de nos élégantes, il y a quelque changement, je le leur signalerai le mois prochain.

Je n'ai plus rien à te dire aujourd'hui, ma chère, sinon, ce que je te répète depuis bien longtemps ! Je t'aime, et je suis tout à toi.

J. J.

ÉPHÉMÉRIDES.

27 NOVEMBRE 1431. — PREMIER CHAPITRE DE LA TOISON D'OR.

Philippe le Bon, par grande et ardente affection pour l'ordre de chevalerie, avait fondé à Bruges, en 1429, l'ordre de la Toison d'or, en commémoration de son mariage avec Élisabeth de Portugal, et pour le plus grand avancement de l'Église et de la chose publique. Il avait dédié son ordre à la sainte Vierge et à monseigneur saint Adrien, et lui avait donné pour insigne une toison ou mouton d'or, suspendu à un collier représentant des fusils ou cailoux de diamants, avec la devise : *Autre n'auray* ! Ces mots se rapportaient, dit-on,

à sa troisième épouse, Élisabeth de Portugal. Il tint à Lille le premier chapitre de sa nouvelle fondation, soumit aux chevaliers assemblés les statuts, qui sont un code de piété, d'honneur et de délicatesse, et procéda à l'élection de deux nouveaux frères. Cette élection se faisait au scrutin et à la majorité des suffrages. Cette cérémonie était splendide par le renom de ceux qui en faisaient partie et par l'éclat de leurs armes et de leurs costumes. Tous les chevaliers étaient vêtus de robes en drap écarlate, brodées d'or et de pierre-

ries, fourrées de menu-vair, le chaperon de même et le collier de l'ordre pendant sur la poitrine.

Les ducs de Bourgogne étaient chefs naturels de l'ordre; de leur maison il passa dans celle d'Autriche, par le mariage de Marie, fille de Charles le Téméraire, avec l'archiduc Maximilien. Après la mort de Charles-Quint, les rois d'Espagne et les empereurs d'Autriche se partagèrent les nominations, arrangement qui fut confirmé après la guerre de la succession d'Espagne et qui dure encore de nos jours.

L'ordre de la Toison d'or a compté

parmi ses chevaliers des empereurs, des rois, des princes; il a compté aussi des rois de l'intelligence : Chateaubriand en était membre.

Jean-Baptiste Maurice a dressé, dans un curieux *in-folio*, le blason des chevaliers du noble et illustre ordre de la Toison d'or, et le révérend père en Dieu, Guillaume, abbé de Saint-Bertin, a écrit à leur usage une espèce de manuel, traitant des vertus, magnanimité, piété, courage, fidélité, qu'un vrai preux doit pratiquer, le tout appuyé d'exemples tirés de l'histoire sacrée et profane.

MOSAIQUE.

Parlez si vous avez quelque chose de meilleur à dire que de garder le silence.

SAINT GRÉGOIRE.

La vraie supériorité de la femme, c'est de pouvoir élever sur ses genoux ce qu'il

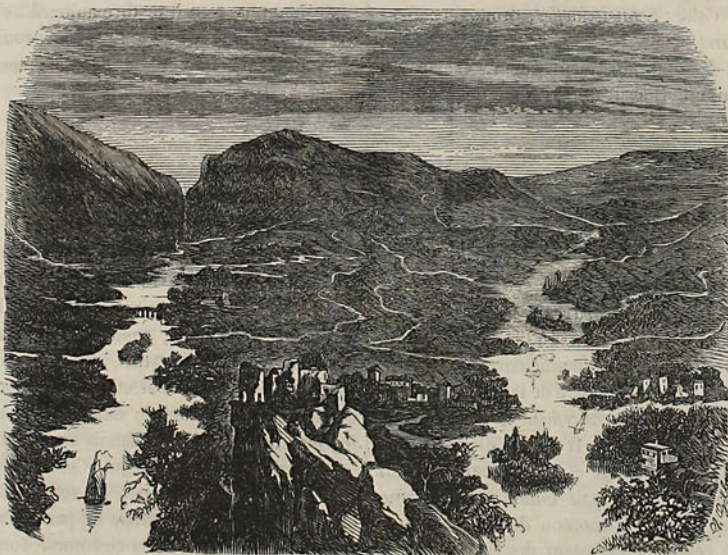
y a de plus excellent dans le monde, un honnête homme et une honnête femme.

JOSEPH DE MAISTRE.

On ne cherche les plaisirs qu'à défaut du bonheur.

M^{me} GUIZOT.

RÉBUS.



Paris.—Imprimerie de M^{me} V^e Dondey-Dupré, rue Saint-Louis, 46.